

## L'Afrique méridionale : chasseurs et cueilleurs

*J.E. Parkington\**

Des recherches récentes ont établi que des peuples utilisant le fer étaient allés s'installer au sud du fleuve Limpopo dès le IV<sup>e</sup> ou le V<sup>e</sup> siècle de notre ère au moins<sup>1</sup>. Bien que nombre de détails n'en aient pas encore été publiés, il semble acquis que durant l'Age du fer les habitants du Transvaal et du Swaziland étaient des cultivateurs et des éleveurs, et fabriquaient une poterie semblable à celle que l'on a trouvée au Zimbabwe, en Zambie et au Malawi à peu près pour la même époque<sup>2</sup>. On ignore si l'expansion apparemment rapide de ces peuples s'est poursuivie vers le sud dans la foulée, mais la date la plus ancienne à laquelle est attestée la métallurgie au Natal est sensiblement plus tardive, voisine de l'an -1050<sup>3</sup>. De même, il n'est pas encore possible de préciser l'époque où des groupes travaillant le fer atteignirent les confins méridionaux de leur aire géographique, près de la rivière Fish, dans les districts orientaux de la province du Cap. En dépit

\* **Note du Comité scientifique international** — Le Comité scientifique international aurait souhaité que ce chapitre fût présenté, comme tous les autres, dans le cadre chronologique strictement défini dans le volume II. Il a demandé au directeur de volume d'en faire remarque à l'auteur. Celui-ci n'a pas jugé possible de modifier profondément son texte. Le Comité le publie donc tel qu'il a été rédigé, après discussion avec l'auteur. Il n'en maintient pas moins des réserves sérieuses sur la méthode ici employée, en particulier dans le paragraphe I et sur l'inconvénient qui en résulte, pour le lecteur, de voir amalgamer des informations concernant le Paléolithique et l'époque contemporaine.

1. P.B. BEAUMONT et J.O. VOGEL, 1972, pp.66-89; R.J. MASON, 1973, p. 324; M. KLAPWLIK, 1974.

2. D. W. PHILLIPSON (ce volume, chapitre 27).

3. O. DAVIES, 1971, pp. 165-178.

de ces incertitudes, qui stimuleront certainement à l'avenir la curiosité de chercheurs nombreux, on sait déjà que ces mêmes peuples de l'Age du fer bousculèrent et dispersèrent des populations locales qui vivaient de la chasse et de la collecte et qui, pour l'essentiel, ignoraient la métallurgie, la domestication des animaux et la culture des plantes. Et ce n'est que sur les terres qui ne convenaient pas à l'agriculture mixte, comme les territoires escarpés de la chaîne du Drakensberg, que les chasseurs parvinrent à se maintenir devant l'arrivée des maîtres du fer. Ces retraites elles-mêmes se révélèrent illusoire à leur tour pour les défendre contre les dépossessions de la seconde moitié du dernier millénaire.

Une deuxième vague de nouveaux arrivants, à maints égards plus dévastatrice encore que la précédente, prit naissance il y a cinq cents ans au départ du Cap. Les premiers contacts avaient été le fait de voyageurs portugais de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, mais le mouvement s'accéléra à la suite de la décision de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, en 1652, d'installer une base d'avitaillement dans la baie de la Table. En l'espace de 60 ans, la plupart des habitants originels du Cap dans un rayon de 100 kilomètres alentour avaient changé de vie et émigré dans la colonie qui grandissait pour y devenir des domestiques, ou succomber à des maladies introduites par les colons<sup>4</sup>. Avant que le XVII<sup>e</sup> siècle ne touche à sa fin, cette escale était devenue une colonie et les colons avaient, à deux reprises au moins, livré de longs combats à la suite de litiges fonciers avec des groupes indigènes. Initialement, les populations autochtones avaient été confondues et désignées d'un terme unique, « Ottentoo » ou « Hottentot », mais on apprit peu à peu à les reconnaître et à distinguer les pasteurs (les Hottentots dont on savait le nom des tribus d'origine) des chasseurs (Bochimans, ou Bushmen, du hollandais *Bosjesman* — homme de la brousse — appelés aussi Hottentots « Sonqua »). Ces groupes étaient manifestement apparentés, puisque parlant des langues semblables, ayant des techniques de subsistance et une culture matérielle très largement communes, et étant peu différenciés par leur type physique. Comme en tout ceci ils se détachaient bien au milieu des autres populations locales, ces agriculteurs installés au nord et à l'est qui possédaient le fer, ils furent identifiés comme constituant des éléments ethniques originaux que l'on appela les Khoï, s'agissant des pasteurs, et les San, lorsqu'ils étaient chasseurs, la juxtaposition fréquente des deux noms donnant le terme Khoïsan<sup>5</sup>.

Pour des raisons évidentes de documentation, il est impossible de s'en tenir, dans un tel cas, aux limites chronologiques strictement fixées dans ce volume. L'auteur a cherché à décrire un mode de vie, dans ce qu'il a pu avoir de durable et de relativement stable. Il appartiendra aux auteurs des autres volumes travaillant sur les mêmes régions, de souligner, au contraire, les changements apportés, au cours des siècles, à la vie de ces groupes par les contacts extérieurs; et aussi la part qu'ils ont eux-mêmes prise à l'évolution d'ensemble de l'Afrique méridionale. Dans ces conditions, les risques de double emploi se trouvent strictement limités.

4. R. H. ELPHICK, 1972; S. MARKS, 1972, pp. 55-80.

5. I. SHAPER, 1930.

## Les Khoïsan

Ce chapitre est consacré à la description de ce que l'on sait du mode de vie de ces chasseurs et collecteurs pris entre les cultivateurs de l'Age du fer et les colons européens dans les contrées méridionales de l'Afrique australe. Dans la mesure où les colons savaient écrire, mais pas les cultivateurs de l'Age du fer, notre documentation sur la vie traditionnelle des San et des Khoï et sur les relations entre les Khoïsan et les autres ethnies repose massivement sur les régions occidentales du Cap. Ce point de vue partiel est complété progressivement par la richesse de ce que livrent et livreront encore les fouilles archéologiques dans les montagnes bordières du Cap, en comparaison de maintes autres parties de l'Afrique australe. Les observations retenues ici, bien que souvent effectuées dans le sud et l'ouest, devraient néanmoins aider à éclairer d'un jour neuf les modes de vie des Khoï et des San dans l'ensemble de la région, même s'il manque au tableau de nombreux détails authentiquement locaux.

Pour des raisons diverses, nous sommes bien renseignés sur la façon dont vivaient ces groupes de Khoïsan. Ils ont survécu jusqu'à une date relativement récente, et les archéologues trouvent donc quantité d'objets matériels et de résidus alimentaires d'origine végétale ou animale. Ils étaient entrés en relation avec des sociétés qui connaissaient l'écriture, et nous disposons par conséquent d'un ensemble de documents historiques qui décrivent la vie de ces populations. De plus, certains d'entre eux au moins nous ont légué des matériaux de première main sous forme de peintures et de gravures pariétales, qui sont une source appréciable de données sur la société, l'économie, les techniques, et sans doute la religion. Et l'environnement qui, dans de nombreuses régions d'Afrique australe, n'a connu aucune mutation radicale, est une autre source de données de grande valeur. Après 250 années d'exploitation agricole, il est toujours possible de rechercher et d'interpréter les facteurs spatiaux et saisonniers du milieu qui, pour une part à tout le moins, ont déterminé la nature des établissements préhistoriques.

Les observations sur la présence de ressources alimentaires de base, sur les affleurements de certains matériaux ou les variations cycliques affectant les pâturages et les eaux de surface permanentes, sont autant d'indications qui aident à conjecturer les stratégies d'installation dans le milieu qui auront sans doute eu la faveur des chasseurs et des éleveurs. Enfin, même s'il ne reste plus de chasseurs et de pasteurs dans la province du Cap, on connaît encore des groupes apparentés en Namibie et au Botswana qui y ont survécu suffisamment longtemps pour que les ethnologues aient pu les étudier de manière systématique. Les détails qu'ils rapportent sur leurs techniques, leur économie et leur organisation sociale sont à l'origine de modèles globaux très utiles pour l'archéologue qui doit interpréter ailleurs les vestiges culturels laissés par des peuples disparus.

Puisque ni les pasteurs khoï ni les chasseurs san n'ont recouru aux métaux pour fabriquer les outils dont ils se servaient pour couper, gratter ou fendre, ils relèvent par leur culture des travaux sur le paléolithique et leur étude passée

a porté principalement sur les objets de pierre qu'ils avaient produits. Il en a découlé que les historiens ou les ethnologues qui souhaitaient s'appuyer sur les inventaires établis par les archéologues devaient se frayer un chemin à travers leurs listes de productions matérielles et faire cadrer les descriptions des industries wiltoniennes et smithfieldiennes avec le tableau qu'ils brossaient des conditions de vie antérieures à l'arrivée des Européens. Du point de vue qui sera le nôtre ici, les différences secondaires constatées dans les assemblages d'objets retrouvés d'un chantier de fouilles à l'autre ne seront ni signalées ni utilisées comme critère pour constituer les chasseurs et pasteurs en groupes culturels distincts. On supposera au contraire que ce sont tous les habitants de l'Afrique australe au Paléolithique supérieur qui utilisaient un outillage microlithique consistant en grattoirs, pointes d'armes de jet, herminettes et perçoirs. Les écarts en pourcentage dans la composition de cet outillage selon les gisements, et la rencontre occasionnelle d'instruments de forme différente seront tenus pour refléter les besoins d'outils particuliers chez des gens qui devaient effectuer en divers endroits toutes sortes de tâches quotidiennes. Les occupants de terroirs éloignés l'un de l'autre ont pu avoir accès à des matières premières très variées, ou pratiquer des activités de subsistance sensiblement différentes, ce qui explique le contenu dissemblable de chaque ensemble d'outils de pierre. Ils n'en constituaient pas moins des communautés unifiées par des techniques somme toute très similaires et par un faisceau de traits non technologiques tels que la langue, le type physique et l'économie.

## Les chasseurs-collecteurs san

Les travaux ethnographiques consacrés récemment aux chasseurs-collecteurs ont fait ressortir toute l'importance, si considérable dans l'alimentation des groupes appartenant à cette catégorie économique, de ce qui était obtenu par ramassage ou cueillette<sup>6</sup>. Les comptes rendus de recherches sur le terrain, relatifs aux Kung et aux G/wi du Kalahari<sup>7</sup> montrent clairement que ce sont les aliments rassemblés par les femmes qui assurent la subsistance du groupe de jour en jour, même si les hommes et les enfants rapportent eux aussi de tels «veldkos». La caractéristique majeure de ces aliments ramassés ou cueillis qui sont pour l'essentiel, si ce n'est en totalité, d'origine végétale, est que l'on sait à l'avance où les trouver, et qu'il est possible de s'y fier entièrement pour l'alimentation quotidienne. Les viandes riches en protéines, produits de la chasse ou du piégeage, qui sont activités d'hommes, comptent aussi, mais leur apport est moins prévisible et elles ne sont donc pas une nourriture de base quotidienne. Il ne découle pas de ces données que les «chasseurs» devraient être rebaptisés «collecteurs» mais plutôt qu'il faut reconnaître l'équilibre qui s'établit entre des ressources alimentaires complémentaires provenant du double système de la chasse

6. R.B. LEE, 1968.

7. R.B. LEE, 1972; G.B. SILBERBAUER, 1972.

et de la collecte. Les populations en question se maintiennent ainsi en vie grâce aux aliments collectés, tout en profitant au surplus, périodiquement, des bonnes fortunes de la chasse.

Que ce mode d'alimentation typique ait été autrefois la règle partout en Afrique australe est attesté explicitement par les témoignages de voyageurs européens du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle, et par la documentation fragmentaire que réunissent les archéologues. Ainsi, Paterson relata en août 1778 que «certains Hottentots» du Namaqualand «ne possédaient pas de bétail et [...] se nourrissaient de racines et de gommages; ils festoyaient parfois d'une antilope qu'ils abattaient à l'occasion d'une de leurs flèches empoisonnées»<sup>8</sup>. Et Thompson, parcourant le district de Crodock près du cours supérieur du fleuve Orange en juin 1823 et y visitant un «kraal de bochimans», dit de ses habitants que: «ces pauvres créatures se nourrissent principalement de certains bulbes sauvages qui poussent dans les plaines et aussi de locustes, de fourmis blanches et d'autres insectes [...] C'est là tout ce dont ils peuvent subsister, sauf si, de loin en loin, les hommes ont réussi à tuer du gibier avec leurs flèches empoisonnées»<sup>9</sup>.

D'autres citations, analogues, qui embrassent un espace géographique allant de Cape Town aux confins de la Colonie du Cap à cette époque, et une chronologie qui va des toutes premières années 1650 jusqu'à la décennie 1820, confirment unanimement ce tableau moyen de la base de subsistance des San. Rares sont les descriptions qui font état de gibier sans le qualifier de «prise occasionnelle» et toutes signalent que bulbes et racines sont des nourritures essentielles. En pratique, les auteurs mentionnent de nombreux aliments végétaux et notamment des herbes, des baies et des gommages, mais ce sont les «racines bulbeuses» (les «uyntjes», oignons littéralement) qui sont le plus fréquemment citées dans les textes de l'époque. Il ne s'agit pas d'oignons à proprement parler, mais du «cormus», de la tige souterraine bulbeuse de diverses variétés de la famille de l'iris, comme l'*Iris* lui-même, le *Gladiolus*, l'*Ixia*, la *Moraea*, plantes qui sont toutes désignées nommément. En même temps qu'elles, on trouve des références nombreuses à des nourritures collectées d'origine animale, telles que les chenilles, les fourmis, les sauterelles, les tortues et le miel aussi. Aucune de ces nourritures ne saurait être tenue pour négligeable dans la lutte de tous les jours contre la faim.

Les fouilles archéologiques donnent une importance démesurée aux types d'aliments qui laissent, après consommation, des résidus durables. C'est là ce qui amena les archéologues à insister sur le rôle de la chasse chez les San de l'Afrique australe. Mais dès lors que des conditions de conservation favorables ont permis de retrouver et d'analyser des traces de matières organiques, la part du végétal dans l'alimentation est devenue reconnaissable. Des abris sous roche et des grottes en Namibie<sup>10</sup>, dans le

8. W. PATERSON, 1789, p. 59.

9. G. THOMPSON, 1827, pp.55-58.

10. W.E. WENDT, 1972, pp.1-45.

sud-ouest du Cap<sup>11</sup>, dans l'est du Cap<sup>12</sup>, au Natal<sup>13</sup>, et au Lesotho<sup>14</sup>, ont assuré la préservation de dépôts végétaux, où se rencontrent surtout des tiges, et les tuniques et plateaux des bulbes de diverses iridacées. La nature des aliments végétaux ainsi consommés a certes varié en fonction de la richesse de chaque paysage végétal, mais les racines et rhizomes, « cormus », bulbes et tubercules, complétés par les graines d'espèces fructifères<sup>15</sup>, prédominent dans l'ensemble des données recueillies.

La plupart des relations historiques traitant de la part du règne animal dans l'alimentation de ces descendants de l'homme préhistorique parlent de « gibier » sans autre précision, d'où l'impression que les prises pouvaient être des spécimens de multiples espèces. C'est ce que confirment les inventaires fauniques établis à l'occasion de fouilles de grande envergure comme celles de Die Kelders<sup>16</sup> et de Nelson Bay Cave<sup>17</sup>, où l'éventail va de la musaraigne à l'éléphant et même à la baleine. Les vestiges de faune retrouvés dans ces gisements montrent toutefois la prépondérance marquée de petits animaux, comme la tortue, le lapin (dassie), le rat-taupe des dunes (dune mole rat), et de certains petits herbivores territoriaux comme le steenbock, le grysbok, le duikerbok (variétés australes d'antilopes raphicères). Les ossements de carnivores sont rares, indice peut-être de chasses occasionnelles seulement pour obtenir certaines peaux; les herbivores de grande taille, comme le « caama » (hartebeest), l'élan du Cap et le buffle, y sont peu représentés, en comparaison du nombre des animaux plus petits; les restes d'éléphants, d'hippopotames ou de rhinocéros sont infiniment rares. Si ces chiffres sont en partie le reflet du fait que les populations préhistoriques avaient plutôt coutume de ne rapporter vers leurs camps que les os des petits animaux, les grosses pièces étant désossées au loin, il est incontestable que le gibier à poil était la cible préférée des chasseurs et fournissait leurs victimes les plus fréquentes.

Les ressources de la mer avaient été pleinement mises à contribution par ces groupes de San comme l'attestent les nombreuses fosses de coquillages du littoral, tant au dedans qu'au dehors des grottes. Les rapports entre les « batteurs de grèves » (strandlopers) et les groupes de San et de Khoï seront examinés ultérieurement, mais ce que nous en savons nous convainc que nombre de ces grottes du bord de mer et de ces camps de fosses en terrain découvert avaient été l'habitat de San. Bien que les coquillages en soient la caractéristique la plus voyante, la composition des restes fauniques prouve qu'il y était aussi consommé toutes sortes d'animaux marins, notamment des phoques, des homards, des poissons et des oiseaux. Les résidus d'aliments végétaux sont rares dans les gisements de la côte. Plus loin dans l'intérieur, les découvertes dans les régions tant orientales qu'occidentales du Cap

11. J.E. PARKINGTON et C. POGGENPOEL, 1971, pp.3-36.

12. H.J. DEACON, 1969, pp.141-169; H.J. et J. DEACON, 1963, pp.96-121.

13. O. DAVIES, Communication personnelle.

14. P.L. CARTER, Communication personnelle.

15. J. DEACON, 1969, *op. cit.*; J.E. PARKINGTON, 1972, pp.223-243.

16. F.R. SCHWEITZER, 1970, pp.136-138; F.R. SCHWEITZER et K. SCOTT, 1973, p. 347.

17. R.G. KLEIN, 1972, pp.177-208.

démontrent que l'on s'intéressait aux coquillages et crustacés d'eau douce<sup>18</sup>; et des poissons d'eau douce ont été identifiés à la fois dans l'ouest du Cap et au Lesotho<sup>19</sup>. Des scènes de pêche sont en effet le thème de plusieurs peintures rupestres du Lesotho et du Griqualand oriental<sup>20</sup>.

Les documents historiques et les descriptions archéologiques nous permettent ainsi de bien connaître le mode d'alimentation des San, même si la répartition géographique des chantiers de fouilles est très inégale et si certaines régions n'ont pour ainsi dire pas été explorées, ou ne recèlent pas de gisements assez bien conservés. De manière générale, le fonds de l'alimentation quotidienne consistait en produits de la cueillette ou du ramassage, dont des racines et rhizomes, d'autres aliments végétaux, du miel et des insectes comme les locustes, les sauterelles, les termites et les chenilles. Le complément était fourni par de petits animaux comme les tortues, les lapins et les rats-taupes des dunes, certains petits herbivores, et des animaux plus gros moins fréquemment. Les groupes installés suffisamment près de la mer pour en exploiter les ressources y prenaient du poisson, des langoustes, des phoques, attrapaient des oiseaux marins et ramassaient quantité de coquillages, notamment des bernacles et des moules. Les cours d'eau n'étaient pas oubliés et fournissaient notamment des mollusques et des poissons, et l'on trouve une référence à du poisson séché dans un récit historique<sup>21</sup>. Thunberg, dans son carnet d'observations effectuées dans l'ouest du Cap, après 1770, décrit une boisson que préparaient les chasseurs, ou les pasteurs, voire les deux indifféremment: « Le mot « gli » désigne, dans la langue des Hottentots, une plante ombellifère dont la racine, séchée et réduite en poudre, mélangée à de l'eau et du miel dans un bac, donne après une fermentation d'une nuit une sorte d'hydromel qu'ils boivent afin de parvenir à l'ébriété »<sup>22</sup>.

Les techniques permettant d'acquérir ces ressources alimentaires sont illustrées par les ensembles d'objets de pierre, d'os, de bois et de fibres trouvés dans les grottes et les abris de l'Afrique australe, et par les témoignages des premiers voyageurs qui parcoururent cette contrée. Les bulbes et les tubercules étaient déterrés au moyen de bâtons à fouir, en bois, à l'extrémité façonnée par abrasion et calcination pour lui donner la forme d'une spatule, et dont la tenue en main était équilibrée par une pierre perforée qui était fichée à mi-hauteur. Ces instruments ont été décrits par plusieurs explorateurs<sup>23</sup> et des fragments en ont été retrouvés à De Hangen et Diepkloof dans l'ouest du Cap<sup>24</sup> et à Scotts Cave dans le sud du Cap<sup>25</sup>. Il existe de nombreuses peintures rupestres représentant des femmes, munies de tels bâtons à fouir reconnaissables à leur dispositif d'équilibrage (voir figure 1), qui semblent souvent porter des sacs en

18. H.J. DEACON, septembre 1972; J. RUDNER, 1968, pp. 441-663.

19. J.E. PARKINGTON et C. POGGENPOEL, 1971, *op. cit.*; P.L. CARTER, 1969, pp. 1-11.

20. H.S. SMITS, 1967, pp. 60-67; P. VINNICOMBE, 1965, pp. 578-581.

21. H.B. THOM, 1952.

22. C.P. THUNBERG, 1975, p. 31.

23. A. SPARRMAN, 1789; G. THOMPSON, 1827, *op. cit.*, vol. I, p. 57; J. DE GREVENBROEK, cité dans I. SCHAPER, 1933, p. 197, qui lui attribue une longueur de trois pieds.

24. J.E. PARKINGTON et C. POGGENPOEL, 1971, *op. cit.*; J.E. PARKINGTON, thèse inédite.

25. H.J. et J. DEACON, 1963, *op. cit.*

cuir destinés très certainement au transport vers le camp des aliments collectés. Des articles en cuir se retrouvent assez communément dans le milieu sec des abris sous roche et des grottes du Cap, mais il n'est pas possible, habituellement, de déterminer si les fragments ont appartenu à des sacs, des cuirasses ou des pagnes. On connaît deux types de sacs ou de filets en ficelle nouée; le premier, découvert à Melkhoutboom et à Windhoek Farm Cave<sup>26</sup>, est à maille fine (d'environ 10 mm) et a pu servir au transport des racines et des tubercules, le second, à maille plus grosse, n'est connu que par un fragment de la grotte de Diepkloof dans l'ouest du Cap (Parkington, non publié) et une illustration dans l'ouvrage de Paterson<sup>27</sup>. Ce dernier type a pu être utilisé pour le transport des œufs d'autruche servant de récipients à eau, si l'on en juge par l'excellente reproduction signalée ci-dessus. Tous les vestiges recueillis par les archéologues ont été fabriqués avec une ficelle provenant des fibres de la tige d'un roseau, *Cyperus textilis*, ainsi baptisé par Thunberg au XVIII<sup>e</sup> siècle, en raison de cet emploi précisément. Les pierres trouées ou percées sont des trouvailles de surface des plus banales partout en Afrique australe.

La quasi-totalité des auteurs qui ont traité des techniques de chasse des San signalent principalement l'arc et les flèches empoisonnées. Barrow visita, en 1797, une partie des territoires qui constituent le Cap oriental actuel et il écrivit ceci: «L'arc était une pièce de bois brut provenant du «guerrie bosch», une espèce de *Rhus*, apparemment [...]; la corde, longue de trois pieds, était faite de nerfs torsadés des tendons dorsaux du «springbok». Le tronc d'un aloès avait fourni le carquois. La flèche consistait en un jonc dans l'extrémité duquel était inséré un éclat d'os dur, poli très finement, pris dans le pied d'une autruche, rond et long de cinq pouces [...]. La longueur totale de la flèche était tout juste de deux pieds [...] le poison, prélevé dans la tête des serpents et mélangé aux sucres de certaines plantes à racines bulbeuses, est ce à quoi ils se fient principalement.»<sup>28</sup>

Bien que les fouilles ne livrent que rarement des exemplaires intacts de ce matériel, on en possède toutes les parties composantes, trouvées dans les grottes des provinces occidentale et orientale du Cap. Des fragments ayant pu appartenir à un arc, au trait de flèches en roseau, et des brisures de jonc encoché, des pointes d'os poli, des morceaux d'aloès peint constituent autant de débris abandonnés ou perdus de l'attirail de chasse des San. D'autres pièces d'os, en forme de croissant de lune ou d'arc de cercle, sont peut-être les vestiges d'une deuxième catégorie de pointes d'arme de jet, fixées au moyen d'un mastic végétal pour être l'arête tranchante des flèches, comme l'avaient démontré à Cape Town des San capturés dans les années 1920<sup>29</sup>. L'art pariétal de l'Afrique australe nous donne fréquemment des reproductions d'arcs, de flèches et de carquois (voir figure 2).

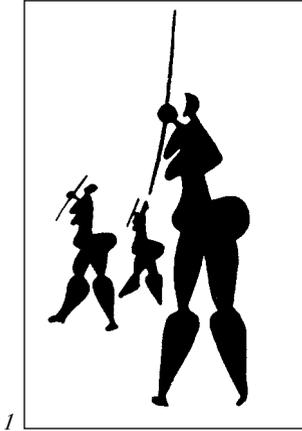
De nombreux animaux n'étaient pourtant pas tirés à l'arc, mais pris dans des pièges faits de corde végétale que l'on tendait en des endroits appropriés

26. H.J. DEACON, 1969, *op. cit.*; C.S. GROOBELAAR et A.J.H. GOODWIN, 1952, pp.95-101.

27. W. PATERSON, 1789, *op. cit.*

28. J. BARROW, 1801.

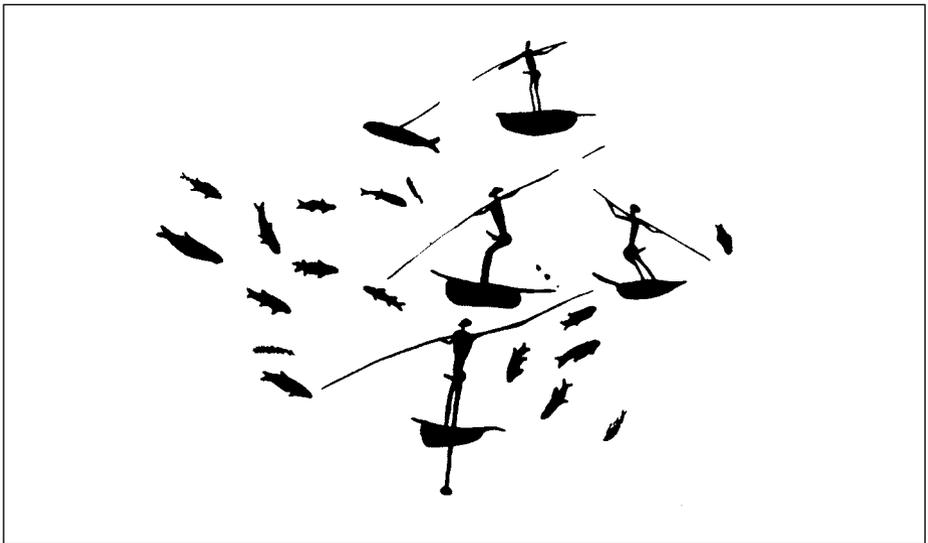
29. Voir A.J.H. GOODWIN, 1946, p. 195.



1



2



3

*Figure 1. Peinture rupestre : femmes tenant des bâtons à fouir lestés d'une pierre évidée. C'étaient les femmes qui étaient chargées de déterrer racines, tubercules et autres nourritures sûres lorsqu'elles allaient chaque jour dans le veld (peintures en rouge passé).*

*Figure 2. Groupe d'hommes munis d'arcs, de flèches et de carquois. C'était aux hommes qu'il incombait de chasser et de tendre des pièges pour compléter la nourriture, surtout végétale, fournie par les femmes.*

*Figure 3. Scène de pêche de Tsoelike, Lesotho. Les chasseurs-cueilleurs d'Afrique australe étaient aussi des pêcheurs d'espèces marines et de poissons d'eau douce, qui utilisaient un certain nombre de techniques différentes. Ici, ils se servent apparemment de petites barques ou radeaux.*

dans le « veld ». Paterson observa « plusieurs pièges posés pour la capture des bêtes sauvages »<sup>30</sup> durant ses pérégrinations aux alentours du fleuve Orange, en 1779, et il est presque certain que les restants de ficelle à deux brins retrouvés dans des sites comme De Hangen<sup>31</sup>, Scotts Cave<sup>32</sup> et Melkhoutboom<sup>33</sup> sont des bouts abandonnés de corde qui servit à poser des collets et autres pièges à lacets. Ces techniques étaient sans doute particulièrement utiles pour prendre les petits herbivores comme le steenbok qui gîtent sur un domaine dont ils suivent constamment les mêmes pistes et qu'au moyen de haies de branchages l'on pouvait rabattre vers des pièges déjà apprêtés. Deux pièces curieuses, fourchues, en bois, trouvées à Windhoek Farm Cave<sup>34</sup> et à Scotts Cave<sup>35</sup> pourraient bien avoir été les déclics employés dans ces pièges.

D'autres techniques de chasse, bien que mentionnées dans les documents d'époque, n'ont toutefois pas encore été attestées dans les gisements fouillés par les archéologues. Plusieurs voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ont, par exemple, décrit de grandes fosses creusées près de la berge des rivières et plantées intérieurement de pals verticaux taillés en pointe. On a généralement estimé qu'elles étaient destinées au gros gibier, tel que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame et le buffle; leur distribution géographique les fait retrouver du fleuve Orange au sud jusqu'au fleuve Gamtoos dans l'est. A l'occasion d'une visite des territoires frontaliers de la colonie, près de Graaff Reinet, Barrow dépeignit encore une autre technique: les San construisaient des aires de rabattage, faites de piles de pierres avec des intervalles vides ou des rangées de bâtons à l'extrémité garnie de plumes d'autruche, dans lesquelles ils rabattaient le gibier appartenant aux espèces plus grégaires des plateaux de l'intérieur<sup>36</sup>.

Les chasseurs-collecteurs recouraient manifestement à diverses techniques de pêche dont la plupart ont été retrouvées par les archéologues. La plus impressionnante peut-être en est la nasse de roseau tressé en forme d'entonnoir du cours inférieur du fleuve Orange, que décrivent à la fois Lichtenstein et Barrow et qu'ils attribuèrent dans les deux cas à des « bosjesmans », qui furent à coup sûr des San<sup>37</sup>. Ces pièges étaient disposés dans le courant et il en est dit avec précision qu'ils étaient d'« osier, de ramille et de roseau » et de forme conique, comme un entonnoir, très certainement analogues à ces nasses que l'on voit encore dans la rivière Kafue et dans le Limpopo<sup>38</sup>. Quoique l'on n'en ait pas trouvé trace durant les fouilles, des peintures rupestres du Lesotho et du Griqualand oriental représentent sans conteste des séries de pièges reliés par des claies de roseau ou de bois, et leurs pêches fructueuses de poissons d'eau douce, singulièrement d'un

30. W. PATERSON, 1789, *op. cit.*, p. 114.

31. J.E. PARKINGTON et C. POGOENPOEL, 1971, *op. cit.*

32. H.J. et J. DEACON, 1963, *op. cit.*

33. H.J. DEACON, 1969, *op. cit.*

34. C.S. GROBBELAAR et A.J.H. GOODWIN, 1952, *op. cit.*, pp. 95-101.

35. H.J. and J. DEACON, 1963, *op. cit.*

36. J. BARROW, 1801, *op. cit.*, vol. I, p. 284.

37. H. LICHTENSTEIN, 1812, p. 44; J. BARROW, 1801, *op. cit.*, vol. I, pp. 290 et 300.

38. L. SMITS, 1967, *op. cit.*

*Barbus* (yellowfish)<sup>39</sup>. Des arêtes de poisson d'eau douce ont été retrouvées dans des sites aussi distants que ceux du Cap occidental et du Lesotho, mais les méthodes de pêche employées ne sont pas toujours évidentes. Carter<sup>40</sup> suggère que certains crochets d'os tenus en forme de V pourraient avoir été des hameçons, tout en admettant que d'autres interprétations aussi sont concevables. Dans les scènes de pêche de Tsoelike, au Lesotho, les pêcheurs sembleraient avoir été représentés avec de longs épieux qui pourraient être barbelés, debout dans des embarcations (voir figure 3). C'est là sans doute ce qui donna à Vinnicombe le sentiment que ce seraient des scènes d'époque «tardive», mais leur datation reste une énigme. Les fouilles n'ont jamais permis de mettre au jour des vestiges de bateau d'aucune forme, même s'il est vrai sans doute que le contraire aurait eu de quoi surprendre.

Lichtenstein rapporte, pour ces mêmes emplacements du cours inférieur de l'Orange d'où proviennent les engins de pêche en forme de nasse, que «lorsqu'ils (les Bochimans) s'attendent à un gonflement du fleuve, ils érigent sur la grève, pendant que les eaux restent basses, une manière de vaste bassin dont l'enceinte est une digue de pierres qui fait barrage et où, pour peu que la chance leur ait souri, une grande quantité de poissons sera retenue quand les eaux reflueront».<sup>41</sup> A ces pièges à poisson en pierre reposant sur l'utilisation de la crue et de la décrue des cours d'eau on connaît des homologues, profitant des marées, qui ont été signalés sur le littoral de l'Afrique australe depuis St-Helena Bay jusqu'à Algoa Bay<sup>42</sup>. Dans la mesure où de nombreux exemplaires sont encore en état de fonctionner (certains même sont toujours utilisés), on est en droit de supposer que les populations côtières ont continué à s'en servir depuis l'Age de la pierre jusqu'à une époque très récente. Les variétés de poissons appartenant à des espèces côtières que l'on a trouvées dans des sites proches de ces engins donnent à penser que ces dispositifs étaient très productifs lorsque le flux était assez ample pour submerger les digues abondamment.

Goodwin relate la découverte, dans la paroi de l'un de ces barrages en pierre, d'un petit leurre à poisson, en os, attaché à une ligne faite de nerfs, ce qui suggérerait que d'autres formes de pêche auraient pu être pratiquées. De petites esquilles d'os, polies en pointe aux deux extrémités, et longues de deux à six centimètres, ont en fait été retrouvées en grand nombre tant à Elands Bay Cave (Parkington, non publié) qu'à Nelson Bay Cave (Klein, non publié). Ces objets ont toutefois été à chaque fois déterrés dans des strates d'il y a sept ou dix mille ans, et devenaient extrêmement rares, sans en être cependant totalement absents, dans les niveaux supérieurs. Il est possible que l'on y ait accroché les appâts, mais une comparaison s'impose avec les Ona de la Terre de Feu qui fabriquaient des objets semblables en bois, au siècle dernier, pour attraper les cormorans. Or ces mêmes palmipèdes étaient fort communs aux alentours des deux grottes citées.

39. L. SMITS, 1967, *op. cit.*; P. VINNICOMBE, 1960, pp. 15-19; *id.*, 1965, *op. cit.*

40. P.L. CARTER, communication personnelle.

41. H. LICHTENSTEIN, 1812, *op. cit.*, vol. II, p. 44.

42. A.J.H. GOODWIN, 1946, pp. 1-8; G. AVERY, 1974.

Les fouilles sur la côte de l'Afrique australe n'ont rien livré qui soit indiscutablement un hameçon, ou dont nous soyons persuadés qu'il s'agit de la pointe d'un harpon, bien que, pour ce deuxième engin, Barrow en ait signalé des exemplaires en bois sur le cours inférieur du fleuve Orange. Il en dit textuellement ceci : « Nous avons trouvé plusieurs harpons en bois, dont certains avec des pointes en os, qui étaient fixés à des lignes faites apparemment de quelque fibre végétale. »<sup>43</sup> Il semble donc qu'ils aient été de bois, avec une pointe d'os pas nécessairement barbelée. Deux pointes barbelées en os ont en revanche été découvertes dans les dunes du cap Agulhas, mais les détails de ces trouvailles n'ont pas été publiés ; tout au plus sait-on que l'une d'elles était plantée dans la vertèbre lombaire d'un squelette de femme adulte (Parkington, non publié). Des objets perforés en céramique ou en pierre ont été décrits comme ayant pu être des cliquettes de lestage, ce qui prouverait que les San côtiers ont aussi pratiqué la pêche au filet, si cette interprétation se révèle correcte. Sachant que la ficelle fibreuse est abondante et que les sites de l'intérieur ont indiscutablement attesté l'existence des filets, il n'y aurait peut-être pas lieu de s'en étonner. On dispose de peu d'éléments pour aider à la connaissance des autres techniques de prise ou de ramassage des ressources du littoral. Les objets spatules en os que l'on trouve en certains endroits ont fort bien pu servir pour détacher les bernicles de leur habitat rocheux mais on attend encore la preuve irréfutable. On n'a pas davantage pu vérifier comment étaient pris langoustes, oiseaux de mer et phoques, tout au plus existe-t-il un témoignage historique qui fait état de phoques tirés à l'arc<sup>44</sup> et un autre qui décrit des Khoï assommant des phoques à coups de gourdins sur un promontoire rocheux isolé près de Saldanha Bay.<sup>45</sup> Il est concevable que ce procédé-là soit responsable de l'état très morcelé des fragments crâniens recueillis à Elands Bay Cave et dans d'autres sites.

Quoique les San n'aient, de façon générale, pas eu d'animaux domestiqués ou de plantes cultivées, on a néanmoins des raisons de penser qu'au XVII<sup>e</sup> siècle au moins ils possédaient des chiens dont ils se servaient apparemment pour la chasse. Dapper, qui n'avait jamais visité le Cap personnellement, mais qui était bien renseigné par ceux qui y étaient allés, rapporta en 1668 que les Sonqua « élèvent de nombreux chiens de chasse dressés pour débucher les lapins des rochers, qui constituent leur nourriture principale »<sup>46</sup>. Il est bien certain que les os de ce lapin (dassie) se rencontrent à profusion dans les abris sous roche fouillés dans le Cap occidental, et l'on signale<sup>47</sup> qu'il pourrait se trouver des os de chien domestique parmi les dépôts d'ossements les plus importants.

Outre les aliments obtenus par une chasse active, il ne fait guère de doute que les charognes pourvoient en partie aux besoins des San. Il est rapporté en particulier que des poissons morts et des baleines échouées

43. J. BARROW, 1801, *op. cit.*, p. 300.

44. W. PATERSON, 1789, *op. cit.*, p. 116.

45. H.B. THOM, 1952, *op. cit.*

46. I. CHAPERA, 1933, *op. cit.*, p. 31.

47. K. COTT, communication personnelle.

sur la grève auraient été mangés par les occupants du littoral. Un dernier aspect, non négligeable évidemment, de leur technologie est la gamme des récipients utilisés pour transporter l'eau. Les gourdes à eau en coquille d'œuf d'autruche parfois revêtues d'incisions décoratives sont mentionnées dans les relations historiques, et furent retrouvées en maints endroits, mais le plus souvent sous forme de fragments. Car si on en connaît aussi d'intactes, voire des « nids » entiers de plusieurs de ces récipients manifestement enterrés à quelque endroit stratégique, leur découverte s'est toujours faite dans des circonstances qui ne donnent pas suffisamment de garanties scientifiques. L'eau était aussi transportée dans les vessies de certains animaux, fonction que ne semblent avoir jamais eue les récipients en terre. La poterie fera l'objet d'une discussion détaillée dans la section consacrée aux pasteurs Khoï.

Somme toute, les San semblent avoir disposé d'une gamme assez vaste de méthodes de chasse ou de ramassage pour lesquelles ils utilisaient, d'une part, des instruments confectionnés avec une matière première unique, comme la pierre, l'os, le bois, les fibres, le jonc, le cuir, l'écaille, l'ivoire, le nerf et les feuilles<sup>48</sup>; d'autre part, ils usaient souvent d'outils complexes dans la fabrication desquels entraient plusieurs matières combinées. La pierre semble n'avoir fourni que la pointe ou le tranchant, servant à gratter, couper ou racler, des outils les plus élaborés, et il est établi que les objets en pierre ont été le plus souvent montés sur un manche en bois ou en os<sup>49</sup>. Pour les fabriquer, la préférence allait apparemment aux roches homogènes à grain fin comme la calcédoine, l'agate, les croûtes siliceuses, l'argile indurée, mais aussi le quartz plus cassant, dont des galets petits et gros fournissaient les éléments supérieur et inférieur de meules à pigments ou à aliments. Notons la rareté des voyageurs du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle qui signalent ou décrivent la fabrication d'objets de pierre, ce qui pourrait être le reflet d'un mouvement progressif de remplacement, partiel au moins, de la pierre, par l'os, le bois ou le métal, dans les productions de l'homme. La conclusion à laquelle on parvient ainsi d'une large gamme de matériaux employés ne saurait être ignorée par ceux dont les principes de classification ou de différenciation des groupes ethniques ne reposeraient que sur la seule comparaison des compositions de différents gisements d'objets en pierre.

Des recherches archéologiques de plus en plus nombreuses se proposent d'expliquer comment les San combinaient ces techniques en une stratégie globale dans leur environnement. Elles aident à décrire les modes d'exploitation des ressources du milieu qui sont ceux de ces chasseurs-cueilleurs en des termes qui, par leur orientation écologique, n'avaient pas été perçus clairement par les premiers explorateurs. Et il n'est pas interdit pour autant d'ajouter l'information trouvée dans les documents historiques et les représentations pariétales aux données que livrent petit à petit les fouilles de grande ampleur et l'analyse minutieuse des vestiges animaux et végétaux.

48. Voir J.E. PARKINGTON et C. POGGENPOEL, 1971, *op. cit.*

49. H.J. DEACON, 1966 pp.87-90; H.J. DEACON, 1969, *op. cit.*



4



5

*Peinture rupestre :*

*Figure 4. Groupe de chasseurs dans leur caverne, entourés d'une rangée de bâtons à fouir, de sacs, de carquois, d'arcs et des pierres évidées qui servent de lest aux bâtons.*

*Figure 5. Grand groupe de figures, dont la plupart visiblement masculines, dans ce qui pourrait être une scène de danse. Les scènes de ce genre, auxquelles participent un grand nombre de personnages et qui n'ont aucun rapport avec une activité économique, font songer à des réunions occasionnelles, peut-être saisonnières, de petits groupes rassemblés pour participer à des activités d'échange ou autres cérémonies.*

*Figure 6. Les rencontres occasionnelles de groupes se soldaient plutôt par la rivalité que par la coopération. Scène d'affrontement entre deux groupes, d'hommes apparemment, qui sont de force égale.*



6

Par analogie avec les chasseurs-collecteurs du Kalahari ou de contrées plus éloignées encore, il est vraisemblable que les San étaient répartis en groupes peu nombreux et très mobiles. Il ne faut donc pas s'étonner de lire que les premières expéditions qu'avait lancées Van Riebeeck aient rencontré tant d'abrivents inoccupés, ce que Paterson vérifia à nouveau cent ans plus tard à proximité de l'embouchure du fleuve Orange<sup>50</sup>. Les « huttes » en question, simples écrans de branchages destinés à protéger leurs occupants contre l'inclémence des éléments, étaient manifestement abandonnées après usage, peut-être au bout de quelques jours. On ne sera, de même, pas surpris que ces groupes de San aient rarement compté plus de vingt individus en moyenne, et que leur rencontre ait eu lieu le plus souvent sous forme de bandes de moins de dix hommes ou femmes au travail, parfois aussi dans des camps comportant des individus des deux sexes, enfants inclus, un peu plus nombreux. On considère comme exceptionnels les groupes de 150 et de 500 personnes que décrit Barrow, et le camp de 50 huttes que signala Thunberg, tous deux dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les chasseurs se rassemblèrent en nombre inhabituellement important afin de se défendre contre les incursions de « commandos » d'Européens<sup>51</sup>. Les effectifs des groupes représentés dans les peintures rupestres tendraient plutôt à confirmer que l'unité sociale la plus typique ne dépassait pas vingt personnes, même si des groupes plus étoffés y ont aussi été notés (voir figure 4).

De nombreux auteurs ont relaté que les San occupaient les grottes et les abris sous roche là où ils les trouvaient, et ce sont ces sites qui fournissent la matière des comptes rendus archéologiques. A Great Elephant Shelter, dans les monts Erongo, en Namibie, ce sont trois, et peut-être quatre, abrivents analogues à ceux que décrivaient les premiers voyageurs du Veld, qui ont été repérés, portés sur la carte, et décrits<sup>52</sup>. Plusieurs sites du Cap ont fourni la preuve que des groupes de San rapportaient des brassées d'herbe qu'ils déposaient contre les parois latérales et arrière de leurs grottes pour s'en faire une litière spongieuse. Dans deux cas au moins, on a observé, pour recevoir cette litière, un léger évidement du rocher ou des dépôts accumulés<sup>53</sup>. Dans des sites du littoral, les couches étaient faites de végétaux aquatiques de l'estuaire, de *Zostera* notamment, et les fouilles y ont montré que des emplacements spéciaux étaient prévus pour le couchage, la confection des aliments, le foyer et les rebuts.

Le taux élevé des corrélations entre femmes et bâtons à fouir, entre hommes et arcs, dans l'art pariétal, confirme amplement l'existence d'une division des tâches assez stricte à l'intérieur des groupes de San. On en trouve la confirmation répétée dans les textes historiques, chez Thompson par exemple, qui, dans les années 1820, « vit de nombreuses femmes bochimans déterrants des racines dans les terrains plats », et chez Dapper qui décrit

50. H.B. THOM, 1952, *op. cit.*; W. PATERSON, 1789, *op. cit.*, p. 117.

51. J. BARROW, 1801, *op. cit.*, pp. 275 et 307; C.P. THUNBERG, 1796, *op. cit.*, p. 174.

52. J.D. CLARK et J. WALTON, 1962, pp. 1-16.

53. J.E. PARKINGTON et C. POGGENPOEL, 1971, *op. cit.*

une certaine espèce de bulbe qui « constitue la provende quotidienne que les femmes vont de jour en jour arracher au fond des rivières »<sup>54</sup>. Il est à peu près certain que les hommes rapportaient eux aussi des aliments végétaux de leurs expéditions de chasse, mais le rôle vital des femmes dans la garantie d'une alimentation quotidienne doit être souligné.

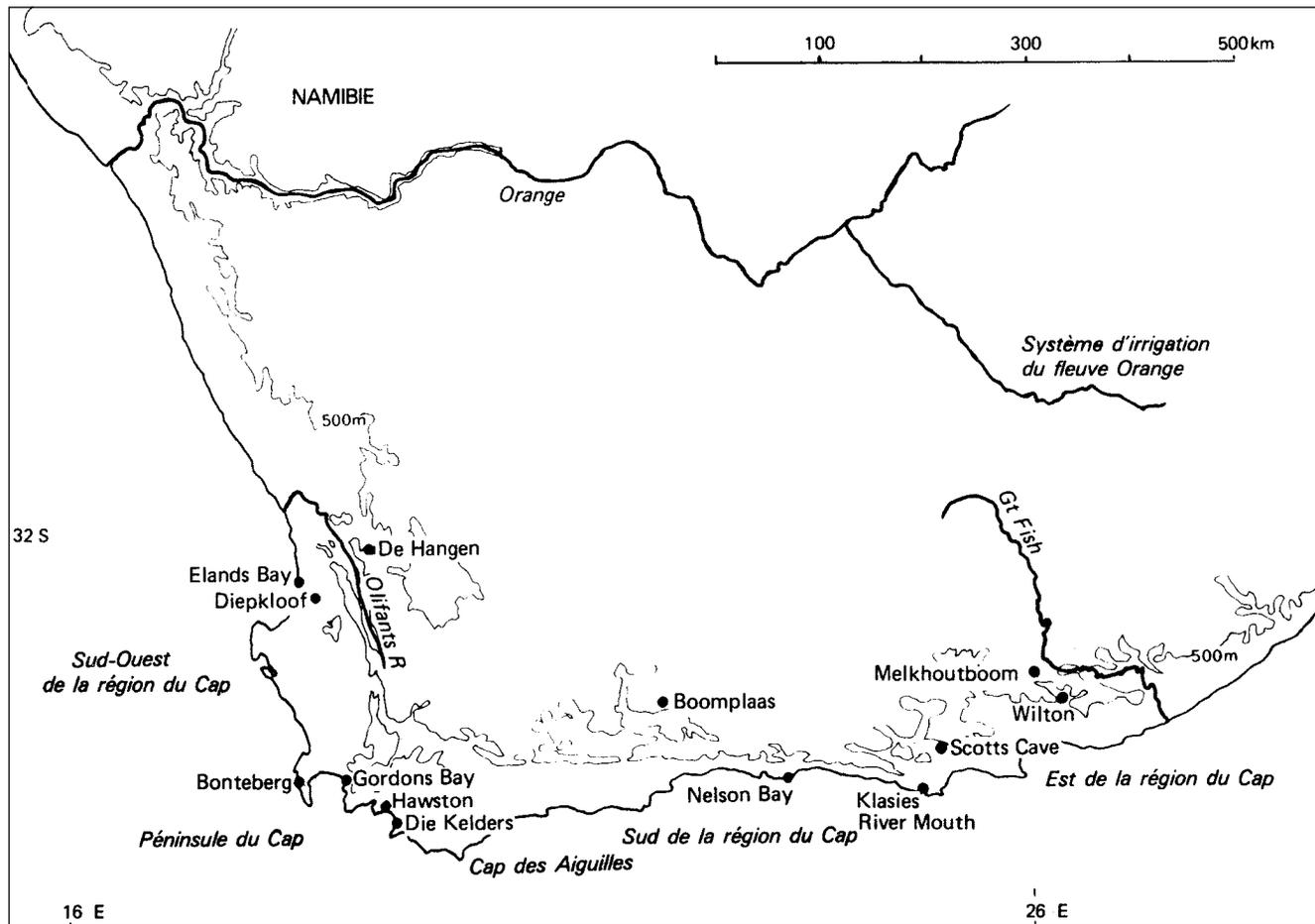
Tout porte à croire que l'essentiel de l'approvisionnement des San en aliments collectés ou chassés, ainsi qu'en eau, subissait des fluctuations saisonnières. Ainsi, la zone de pluviosité hivernale dans le sud-ouest du Cap est un milieu très changeant selon la saison, où de soixante-dix à quatre-vingts pour cent des pluies annuelles tombent de mai à octobre, période qui coïncide avec les températures mensuelles moyennes les plus basses et des gelées localisées. Cette situation a des répercussions nombreuses et importantes, dont la moindre n'est pas l'instauration d'un cycle relativement rigide de la végétation, avec alternance de croissance en hiver, de floraison au printemps, de fructification en été, et de persistance ou de dormance des organes souterrains de rétention des substances nutritives durant l'été chaud et sec. Plus frappante encore, peut-être, est la façon dont varient les quantités d'eau de surface, et les superficies de pâturages, de l'été sec à l'hiver humide. Outre qu'elle se traduit par la fluctuation des ressources selon la saison, il faut alors examiner l'approvisionnement local de certaines d'entre elles. Si l'on en prend à nouveau pour exemple le Cap occidental, de nombreux peuplements végétaux ou animaux sont caractérisés par les variations de leur distribution selon les diverses microzones physiographiques, tels les franges côtières, l'avant-pays proche du littoral, la ceinture de montagnes, les vallées qui les traversent, et le bassin aride de l'intérieur. Il serait logique que les San qui y vivaient aient, comme ailleurs en Afrique australe, recouru à des stratégies d'installation dans le milieu assurant une exploitation optimale de certaines ressources localement ou temporairement abondantes et l'ingestion de rations alimentaires variées et suffisantes tout au long de l'année. Les témoignages historiques, les résultats accumulés par les fouilles archéologiques, et l'imagerie léguée par l'art pariétal, sont autant de sources qui nous permettent, dans une certaine mesure, d'illustrer certaines de ces stratégies.

Connaissant la place importante des bulbes dans l'alimentation des San, un ravitaillement instable à cet égard devrait avoir influé sur le choix de l'habitat. Ces fluctuations, aperçues dans certaines descriptions historiques, sont dues au cycle végétatif décrit précédemment. Un bulbe est en fait un réservoir de substances nutritives accumulées par la plante en été, en prévision des nouvelles périodes de croissance et de floraison de l'hiver et du printemps suivants; ses dimensions, sa visibilité et sa sapidité devraient en toute logique présenter des variations en cours de cycle. En pratique, une fois que ce réservoir nutritif a été épuisé par le développement et la poussée des parties vertes et des fleurs de la plante, bulbes et tubercules, vides ou ratatinés, ne sont plus d'un grand secours pour nourrir ceux qui les auraient ramassés. Et Lichtenstein semble bien avoir noté des inégalités dans l'approvisionnement

54. G. THOMPSON, 1827, *op. cit.*, p. 58; I. SCHAPERA, 1933, *op. cit.*, p. 55.

Figure 7. Carte de l'Afrique australe montrant la répartition des sites de la fin de l'âge de pierre, dont la plupart recèlent

l'existence de fragments de poterie ou de restes de bétail domestique remontant aux premiers siècles de notre ère.



lorsqu'il dit du « bosjesman » que « durant des mois d'affilée il subsistera grâce à quelques bulbes infimes qu'à certaines époques de l'année l'on peut trouver dans les terres basses de la contrée »<sup>55</sup>. A propos de ces « bulbes », il précise qu'il « convient de les manger de préférence lorsque la fleur sera tombée »<sup>56</sup>. Cette interprétation est encore corroborée par la manière unique de mesurer le temps qui était celle des San (attribuée aux « Hottentots », mais en fait commune sans doute aux San et aux Khoï), telle que la décrivent Sparrman, Barrow et Thunberg à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>57</sup>. Selon les termes mêmes de Barrow, « l'époque de l'année est précisée par le nombre de mois dont elle précède ou suit le moment appelé “uyntjes tyd” (littéralement “temps des oignons”) ou par référence à celui où les racines de l'*Iris edulis* sont de saison; ce moment retient toute son attention, car ces bulbes ont constitué une part considérable de son alimentation végétale ». Ces commentaires, relus à la lumière des observations modernes sur la croissance et le développement du bulbe, suggèrent qu'à tout le moins dans la ceinture montagnaise de la « Cape Folded Belt », l'approvisionnement de base était soumis à des fluctuations importantes.

En d'autres régions de l'Afrique australe, où la pluviosité est soit faible et bien répartie sur l'année, soit caractérisée par la conjonction de ses maxima avec les fortes températures de l'été, le ravitaillement a pu présenter des pointes et des creux différents peut-être, mais ayant une incidence tout aussi certaine. Les déplacements des herbivores grégaires comme l'élan du Cap, le bubale « caama » et le springbok, qui entrent ou sortent des plateaux des Karroo ou se déplacent entre leurs pâturages selon qu'ils reçoivent les pluies d'été ou d'hiver, appartenant à ces régularités systémiques, n'ont pu manquer d'avoir un effet sur la distribution spatiale des populations de San dans la région. Parmi les tactiques employées pour se prémunir contre ces fluctuations, on a relevé la mobilité saisonnière, la consommation programmée de certaines ressources réservées pour certains moments de l'année, la modification de l'effectif des unités sociales, la mise en réserve d'aliments et l'institution d'un vaste réseau de relations de parenté qui sont autant de parades contre les défaillances du ravitaillement local.

On a avancé l'hypothèse d'une occupation saisonnière des sites au Lesotho<sup>58</sup> comme dans le sud-ouest du Cap<sup>59</sup> après une étude du potentiel de ressources exploitables alentour et une analyse des débris de plantes et d'ossements qui s'y trouvaient. Il est vraisemblable que les groupes de San du Cap occidental se tournaient vers la côte pour y ramasser des aliments tels que crustacés et coquillages aux époques où bulbes, tubercules et fruits se faisaient rares, c'est-à-dire en hiver et au début du printemps. Si sa démonstration est loin d'être achevée, l'hypothèse semblerait cependant coïncider

55. H. LICHTENSTEIN, 1812, *op. cit.*, p. 193.

56. H. LICHTENSTEIN, 1812, *op. cit.*, p. 45.

57. A. SPARRMAN, 1789, *op. cit.*, p. 104; J. BARROW, 1801. *op. cit.*, p. 159; C.P. THUNBERG, 1796, *op. cit.*, p. 197.

58. P.L. CARTER (P.L.), 1970, pp.55-58.

59. J.E. PARKINGTON, 1972, *op. cit.*

avec les expertises de l'âge des phoques et des lapins au moment de leur abattage. D'autres indications relatives à des mouvements saisonniers nous viennent des travaux de Shackleton sur les coquillages de Nelson Bay Cave dans l'extrême sud du Cap<sup>60</sup>. La mesure des teneurs en isotopes d'oxygène des coquillages des fosses à rebut et une comparaison avec les fluctuations modernes de la température à la surface de l'océan ont persuadé ce spécialiste que les dépôts des fosses qu'il a étudiées n'ont pu être accumulés qu'en hiver. Il faudra encore bien des recherches sur la nature précise des comportements d'ajustement des San désireux de s'assurer une répartition égale de leurs ressources sur toute l'année. Mais le point de vue écologique déjà de Lichtenstein nous vaut une remarque qui pourrait être une illustration de la réalité de telles stratégies. Il rapporte comment « les individus même les plus maigres et les plus misérables qui se puissent imaginer » pouvaient se transformer en êtres tout à fait différents rien qu'en « changeant leurs quartiers »<sup>61</sup>.

Dans le Kalahari, tant les Kung que les G/wi s'organisent pour n'exploiter certaines ressources que durant les périodes de l'année où il n'est pas possible de s'en remettre à des substituts moins régulièrement disponibles. Ainsi qu'il convient de s'y attendre, la valeur d'une ressource est étroitement liée au nombre de celles qui pourraient la remplacer, mais aussi à sa sapidité, sa valeur nutritive, et son obtention plus ou moins aisée. Il semble normal que les San installés plus au sud aient ménagé leurs ressources de pareille façon, prévoyant de donner à l'assortiment des vivres collectés une composition telle qu'ils soient assurés d'une alimentation régulière. Les résultats des fouilles n'en ont encore apporté que de maigres preuves, mais on relèvera néanmoins l'exemple des différences constatées dans la fréquence des ossements de petites prises telles que les lapins et les tortues selon qu'il s'agit d'un gisement sur la côte ou dans l'intérieur du Cap occidental. Dans les terres, à De Hangen par exemple, les tortues et les lapins sont les animaux que l'on trouve le plus fréquemment, cependant qu'à Elands Bay Cave ils deviennent tous deux très rares<sup>62</sup>. Si l'une des raisons pourrait en être la présence ou l'absence saisonnière de certaines espèces, notamment d'hivernants comme la tortue, l'écart est vraisemblablement dû aussi à la présence sur le littoral de toutes sortes d'aliments de remplacement tels les poissons, les langoustes et les oiseaux marins. On ne connaît pas encore d'exemple correspondant pour les nourritures végétales, encore qu'il se pourrait que ce raisonnement soit aussi l'explication des différences de composition constatées dans les dépôts végétaux des gisements de l'intérieur comme De Hangen en Diepkloof dans la province occidentale du Cap (Parkington, non publié).

Il a été montré à plusieurs reprises<sup>63</sup> comment les chasseurs-collecteurs avaient tendance à se déplacer en groupes d'effectifs variables afin d'utiliser au mieux les ressources disponibles: la fission en petites unités familiales lorsque celles-ci se font rares, la réunion en groupements plus nombreux

60. N.J. SHACKLETON, 1973, pp. 133-141.

61. H. LICHTENSTEIN, 1812, *op. cit.*, p. 45.

62. J.E. PARKINGTON, 1972, *op. cit.*

63. R.B. LEE et DE VORE, 1968, *op. cit.*

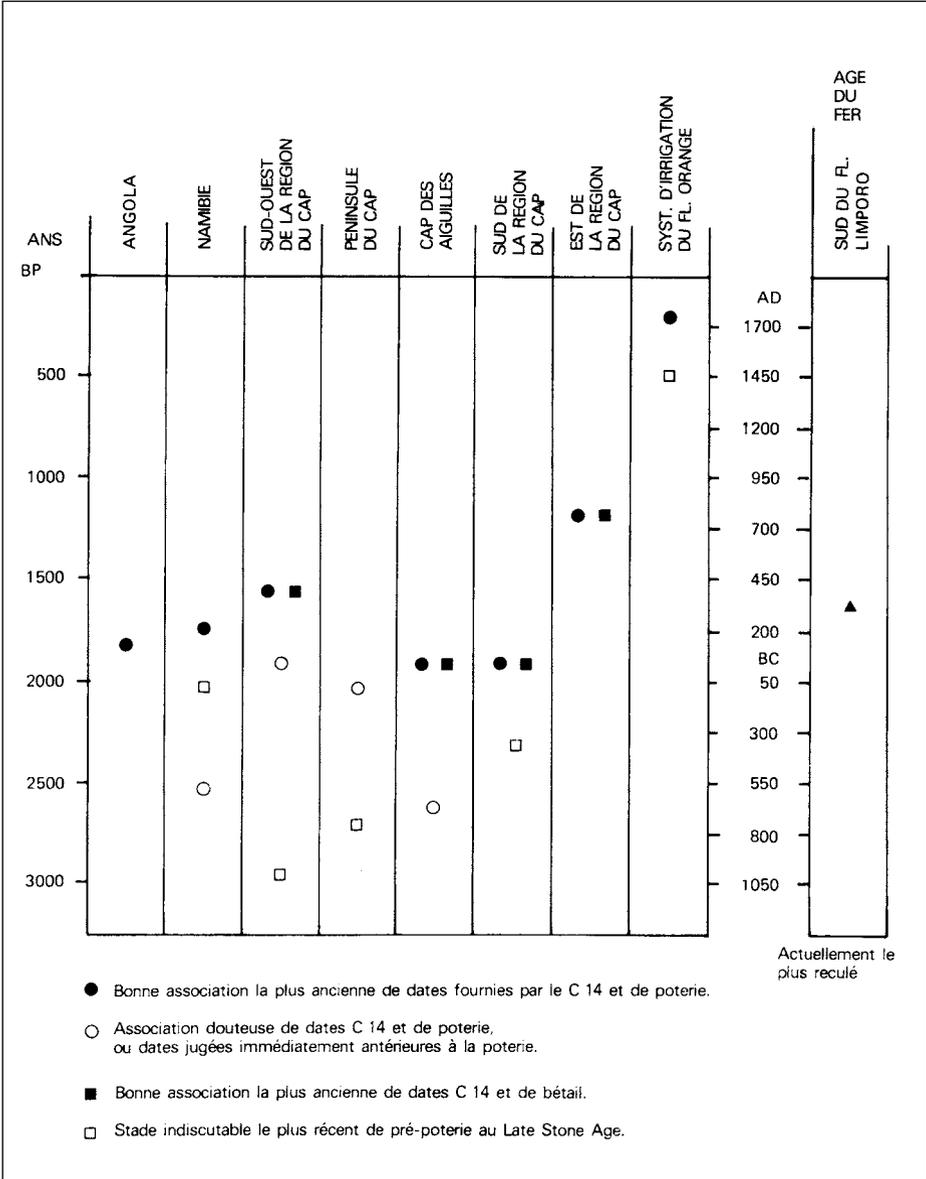


Figure 8. Les dates d'apparition de poterie et de bétail domestique les plus anciennes connues à la fin de l'âge de pierre en Afrique australe.

lorsque le type de vivres exige une main-d'œuvre plus importante ou que les ressources sont si abondantes en un lieu qu'elles suffisent pour assurer la subsistance d'une grosse population. Ces stratégies servent en même temps à renforcer le réseau des liens de parenté entre groupes voisins pour qui ces grandes retrouvailles occasionnelles sont le moment d'échanger des nouvelles, des objets ou des innovations, voire des femmes, grâce auxquelles est déterminé l'entrelacement des obligations liées à la parenté. En temps de calamités locales, ces obligations sont le cordon nourricier qui permet à un groupe de survivre temporairement en profitant des ressources d'un autre. En outre, lorsque naissent des conflits de personnes, l'une ou l'autre partie concernée peut quitter le groupe et se joindre provisoirement ou définitivement à un autre où il a des parents. Alors que l'archéologie devra s'obstiner encore dans sa quête d'indices où l'on pourrait reconnaître les traits de cette reconstitution, les données les plus explicites que l'on en possède à présent proviennent des récits historiques, mais aussi, soutiennent d'aucuns, de l'art pariétal.

Lichtenstein qui fut peut-être, de tous les voyageurs de la période de contact, l'observateur le plus perspicace des faits d'organisation sociale des San, relevait que «seules les familles s'associent étroitement en de petites hordes particulières [...] les peines qu'ils endurent pour satisfaire même les nécessités les plus élémentaires de la vie excluent qu'ils puissent former des sociétés plus nombreuses: ces familles sont elles-mêmes obligées parfois de se séparer puisque un même lieu ne produira pas de quoi les faire subsister toutes»<sup>64</sup>. Parlant toujours des groupes de chasseurs-collecteurs, il écrit: «Une horde ne comprend en général que les membres d'une seule famille et nul n'a de pouvoir ou de distinction qui le place au-dessus des autres [...] chacun quitte sa horde et s'attache à une autre entièrement selon son propre plaisir; [...] les hordes distinctes ont très peu de rapports entre elles; elles s'unissent rarement si ce n'est en vue de quelque entreprise extraordinaire, pour laquelle les forces combinées d'un grand nombre sont nécessaires. Pour l'essentiel, les hordes conservent leurs distances l'une avec l'autre puisque, moins grand sera leur nombre, d'autant plus aisé leur sera-t-il de se procurer des aliments.»<sup>65</sup> Il est remarquable que ces commentaires sur les effectifs des groupes, leur composition, leur fission ou leur fusion, leurs arrangements territoriaux et leur organisation sociale égalitaire soient virtuellement identiques à ceux qu'en donnent des ethnologues professionnels, deux cents ans plus tard, lorsqu'ils séjournent au milieu de populations manifestement apparentées dans le Kalahari<sup>66</sup>.

Une étude des groupes représentés dans les peintures rupestres du Cap occidental a conduit à leur attribuer en moyenne quatorze personnes, chiffre très comparable à ceux qui sont donnés dans les carnets de route des «commandos» de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup>. Il correspond sans doute à la «horde» de Lichtenstein, qui a pu varier de dix à trente personnes, les groupes plus

64. H. LICHTENSTEIN, 1812, *op. cit.*, p. 193.

65. H. LICHTENSTEIN, *op. cit.*, vol. II, pp.48-49.

66. E.M. THOMAS, 1959; R.B. LEE, 1968.

67. T.M. MAGGS, 1971, pp.49-53.

réduits rencontrés à l'occasion ayant été selon toute apparence des équipes d'hommes et de femmes qui s'acquittaient de leurs tâches quotidiennes. Mais on connaît aussi des illustrations pariétales de trente et même de quarante hommes figurant dans une même scène, qui correspondaient peut-être à un rassemblement d'une centaine de personnes ou davantage (voir figure 5). On est ainsi très tenté d'interpréter ces peintures qui se distinguent de la norme comme des images des fusions périodiques entre plusieurs groupes que l'on a décrites plus haut. Leur intérêt serait encore augmenté s'il apparaissait que les groupes nombreux qui y sont représentés se livraient le plus souvent à des activités de caractère « non économique » comme la danse, ou qu'ils étaient installés dans des lieux auxquels il serait possible d'attribuer un potentiel alimentaire saisonnier particulièrement élevé (voir figure 6). Nous ne disposons malheureusement pas encore de tels renseignements, et l'hypothèse n'est pas démontrée. Les montagnes bordières du Cap occidental sont en fait une zone d'une nature telle que l'abondance des ressources à collecter (miel, chenilles, fruits, bulbes et tubercules, tortues) a pu permettre à plusieurs groupes de camper à proximité les uns des autres durant les mois d'été, de renforcer ainsi leurs liens traditionnels et d'échanger des cadeaux matériels. Un petit lot d'écailles de moules enveloppées dans une feuille qui fut découvert dans la grotte de De Hangen semble avoir été un article d'échange de grande valeur destiné à être transporté encore plus loin vers l'intérieur<sup>68</sup>. Il est certain que le potentiel que recèlent les bassins des Karroo et du « strandveld » (littoral) en hiver est le complément de celui, en été, de la frange montagneuse qui les sépare. La possibilité de démontrer l'existence de tels systèmes complémentaires dépendra des résultats des travaux en cours sur les plantes et les animaux.

La mise en réserve de nourriture en temps d'abondance en prévision des périodes de pénurie n'est pas une caractéristique des groupes installés actuellement dans le Kalahari, qui semblent avoir considéré leur milieu comme un entrepôt naturel qui livrerait toujours quelque combinaison d'aliments sans qu'il faille grand-chose de plus en fait de nourriture complémentaire. L'impression qui prévaut est que le fait pour eux d'avoir soigneusement planifié les battues annuelles autour des ressources disponibles en gardant les vivres les plus communs pour les périodes difficiles permet de ramener à l'essentiel les besoins d'aliments conservés. La nourriture était habituellement ramassée et consommée dans la journée, ou en l'espace de quelques jours pour des mannes exceptionnelles comme les prises de gros gibier. Plus au sud, la situation était vraisemblablement analogue, car les comptes rendus de fouilles font état de quelques rares fosses d'emmagasinage seulement, et les premiers voyageurs n'ont jamais eu l'air de croire que la conservation des aliments était un aspect important de l'alimentation des San. Kolb, qui avait accès à une riche information sur la vie des Khoï et des San que lui transmettaient de nombreux observateurs de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, nota que « tandis que les champs abondent en fruits sains et très nourrissants qui pourraient être mis de côté en suffisance dans l'éventualité d'un jour pluvieux, les fem-

68. J.E. PARKINGTON et C. POGOENPOEL, 1971, *op. cit.*

mes ont cependant coutume [...] de n'en ramasser que la quantité [...] qui servira aux besoins de leurs familles durant une journée »<sup>69</sup>. D'autres auteurs du temps des premiers contacts mentionnent la conservation de sauterelles séchées, des racines broyées d'une plante appelée Cana (une variété de *Salsola*) et d'abricots séchés, articles dont l'importance économique était certainement moindre que celle des racines, des tubercules et des bulbes. Dans le Cap méridional on a noté l'existence, qui n'a pas encore fait l'objet d'une publication, de nombreuses fosses d'ensilage rattachées aux emplacements des grottes des San<sup>70</sup>. Des rapports qu'il reste encore à confirmer suggèrent que les graines retrouvées dans ces anfractuosités auraient pu être recueillies pour l'huile qu'elles contenaient plutôt qu'en tant qu'aliment.

Les éléments de preuve qui ont été présentés portent à conclure que les groupes de San étaient fort bien organisés et très mobiles, mais petits, et qu'ils connaissaient intimement les ressources dont ils pouvaient disposer et leur variations dans le temps et l'espace. Les bases de l'alimentation, l'éventail des techniques de chasse, de pêche et de collecte, et les stratégies d'installation dans le milieu sont de mieux en mieux connus grâce à une documentation d'origines très variées. Ainsi que l'a souligné Lee, il est avéré que l'idée que nous nous faisons de chasseurs-collecteurs qui survivraient au bord de la catastrophe est en général bien éloignée de la vérité. Une vieille femme (dont on ne sait si elle fut une Khoï ou une San) avait été interrogée par Barrow dans le « Bokkeveld », en 1789, et il résume sa réponse ainsi : « Lorsque nous lui demandons si sa mémoire pourrait la reporter au temps où les chrétiens arrivèrent chez eux pour la première fois, elle répondit, avec un hochement de tête, qu'elle avait de puissantes raisons de s'en souvenir, puisque avant qu'elle eût ouï des chrétiens, elle avait ignoré ce qu'était la privation d'une bonne ventrée, tandis qu'il est à présent difficile de trouver rien qu'une bouchée. »<sup>71</sup>

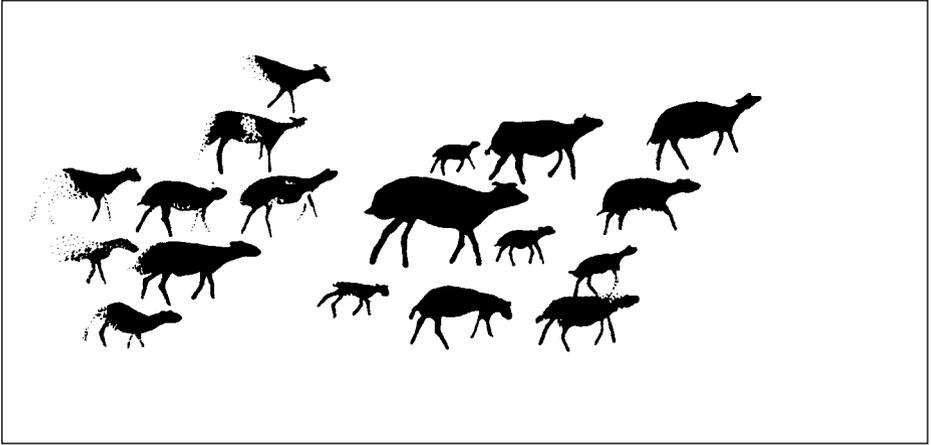
## Les Khoï pasteurs

Notre connaissance de la chasse et de la collecte dans leur environnement particulier devient certes singulièrement lacunaire lorsque nous nous replaçons dans la période précédant directement la colonisation, qui s'ouvre en -2000 environ. Dans chacun des sites de la figure 7 — à l'exception de Bonteberg et de Gordon's Bay, où les fouilles n'ont pas été très actives — se rencontrent les restes d'espèces domestiquées parmi les vestiges du Paléolithique supérieur. Or, il faut bien admettre, en l'absence de races ovines, caprines ou bovines d'origine locale et puisque les dates de constitution de ces gisements sont antérieures à l'arrivée des éleveurs européens ou noirs, que nous sommes en présence d'espèces domestiques venues d'ailleurs. Les dates les plus anciennes qu'ait fournies le C14 et qui soient associées

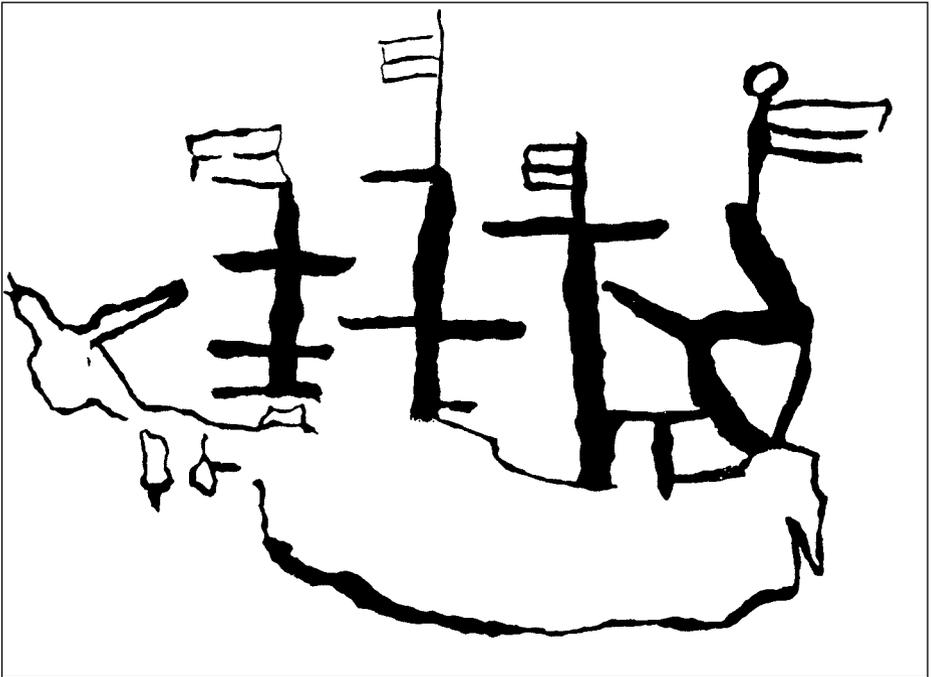
69. I. SCHAPER, 1933, *op. cit.*

70. H.J. DEACON, communication personnelle.

71. J. BARROW, 1801, *op. cit.*, pp. 398-399.



9



10

*Figure 9. Troupeau de moutons à grosse queue, du type de ceux qu'élevaient les pasteurs Khoi et que les premiers colons devaient observer au Cap.*

*Figure 10. Galion peint dans les montagnes du Cap occidental, vraisemblablement de ceux qui firent régulièrement escale à Saldanha Bay ou Table Bay à partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle.*

à la domestication des animaux et à la poterie dans les sites dispersés entre l'Angola et le Cap oriental sont énumérées dans la figure 8, qui donne en plus les rares informations homologues en provenance de l'intérieur et, de même, pour faciliter les comparaisons, les dates les plus reculées que l'on connaisse pour la pénétration en Afrique australe des groupes de langue bantou qui pratiquaient l'agriculture mixte et utilisaient le fer. Ce canevas chronologique pourrait exiger des retouches en fonction de recherches ultérieures, mais il serait néanmoins bon de hasarder dès à présent quelques conjectures sur l'origine et l'expansion des pasteurs Khoï (figure 9).

Ce qui nous frappe d'emblée est que dans les gisements situés entre l'Angola et le sud du Cap, les tessons de poterie apparaissent pour la première fois durant la période –2000 –1600. Cette fourchette tend elle-même, manifestement, à se resserrer encore à mesure que les données se font plus nombreuses, et il se pourrait que la datation par le carbone radioactif soit finalement impuissante à préciser l'antériorité relative de cette innovation en différents points de la région. Seulement quatre dates plus anciennes que –2000 ont été signalées, et certains arguments conduisent à supposer que l'on est pour chacune d'elles en présence d'un phénomène de contamination<sup>72</sup> ou qu'il s'agit de proto-poterie<sup>73</sup>.

On peut ensuite faire ce constat, fondamental aussi, qu'à chaque fois que l'on s'est intéressé spécifiquement aux espèces domestiques, on les a trouvées dans les inventaires chronologiques des archéologues avec la même ancienneté que les tessons. Sans que ce soit nécessairement vrai *pour chaque gisement*, le fait de réunir en une série locale les dates se rapportant à des sites voisins permet effectivement de le vérifier. Et si le procédé peut paraître difficile à justifier, ce qui le fonde est qu'il est une façon de surmonter les difficultés nées purement du mécanisme de l'échantillonnage. Il semble bien ainsi que la diffusion de la poterie et de la domestication fut rapide, qu'elles se généralisèrent à la même époque et dans l'ensemble de la région. Le terme « diffusion » s'impose, indéniablement, car si la poterie a, en effet, pu avoir été inventée sur place, tel n'a pas pu être le cas des animaux domestiques. On n'a pas le sentiment, au demeurant, que cette poterie soit le résultat de premières tentatives techniques grossières.

Encore que ce ne soit pas définitivement établi, il importe aussi de noter que ces dates des premiers témoignages de la domestication d'animaux et de la poterie sont associées à des sites dont la distribution géographique couvre les plaines côtières et les chaînes bordières adjacentes tout au long des rives de l'Atlantique et de l'océan Indien. Si l'on peut voir là le reflet du souci bien naturel des archéologues de vouloir connaître les séquences de constitution des gisements dans les grottes gréseuses de la Folded Belt du Cap, on a des raisons de penser que l'absence de dates aussi reculées à l'est du fleuve Gamtoos et au nord de cette ceinture montagnaise n'a rien de fortuit<sup>74</sup>. Telle quelle, cette

72. C.G. SAMPSON, 1974.

73. F.R. SCHWEITZER et K. SCOTT, 1973, *op. cit.*; T.M. MAGGS, communication personnelle; WADLEY, communication personnelle.

74. C.G. SAMPSON, 1974, *op. cit.*; R.M. DERICOURT, 1973 (a), pp.280-284; P.L. CARTER, 1969, pp.1-11; P.L. CARTER et J.O. VOGEL, 1971.

distribution coïncide bien avec la répartition, dans les récits historiques, des populations de pasteurs connus collectivement sous le nom de Khoï<sup>75</sup>.

Pendant que se poursuivent les recherches sur la pénétration de l'Afrique australe par le fer et l'animal domestique selon un itinéraire oriental, les faits déjà disponibles tendent à suggérer le IV<sup>e</sup> ou le V<sup>e</sup> siècle comme époque de leur apparition au sud du fleuve Limpopo<sup>76</sup>. C'est ainsi que la série de dates du Paléolithique supérieur où l'on trouve cette concomitance entre poterie et domestication précède de bien deux ou trois siècles l'Age du fer plus au nord ou à l'est, intervalle qui ne saurait être dû artificiellement à la datation par le carbone radioactif.

Il découle de cette mise en ordre contextuelle, distributive et chronologique, que les peuples de pasteurs qui connaissaient la poterie pourraient s'être installés très rapidement dans le sud de la province du Cap en suivant la côte occidentale environ deux mille ans avant notre ère. Des groupes de chasseurs auront certainement été incorporés à ces sociétés de pasteurs et il y eut à coup sûr d'importantes répercussions sur la démographie et l'économie, encore que l'on en connaisse très mal le détail<sup>77</sup>. Il semble peu discutable que ces envahisseurs furent les pasteurs Khoï.

Il est évidemment très intéressant de se livrer à des hypothèses sur les origines, les causes et les circonstances de cette invasion, mais nos conjectures seront nécessairement hasardeuses tant qu'elles reposeront sur des données aussi minces. Pour les recherches effectuées en Zambie et au Zimbabwe, on a eu tendance à établir une distinction tranchée entre l'Age du fer et l'Age de la pierre, de sorte que les couches superficielles dégagées dans des grottes, des abris ou des sites à découvert qui contenaient de la poterie ont souvent été décrites comme appartenant « à l'Age de la pierre, avec une contamination de l'Age du fer ». Et de fait, il peut fort bien y avoir eu dans ces régions des populations qui, tout en appartenant techniquement à l'Age de la pierre, pratiquaient une économie comportant l'élevage de certaines races domestiques et fabriquaient une poterie nettement différente de celle des agriculteurs locaux connaissant le fer. Au Zimbabwe la poterie dite de Bambata est, ainsi qu'on l'admet assez généralement, distincte de la poterie de l'Age du fer et a souvent été recouverte par des objets « wiltoniens », c'est-à-dire néolithiques. La thèse selon laquelle ce phénomène doit s'interpréter comme l'indice d'une expansion des pasteurs antérieure à l'Age du fer reste contestée, mais elle peut être corroborée par la répartition des peintures qui représentent des moutons à queue épaisse originaires du Zimbabwe et qui sont généralement considérés comme associés à l'Age de la pierre. C'est cette race de moutons que les pasteurs khoï élevaient au Cap aux XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles de notre ère.

Si ces peuples de l'Age de la pierre qui pratiquaient l'élevage du mouton se sont répandus à travers le Zimbabwe et la Zambie, il est permis de supposer qu'ils venaient d'Afrique orientale où, selon certaines hypothèses, on

75. L.F. MAINGARD, 1931, pp.487-504; R.H. ELPHICK, 1972, *op. cit.*

76. M. KLAPWIJK, 1974, *op. cit.*; R.J MASON, 1973, *op. cit.*; P.B. BEAUMONT et J.C. VOGEL, 1972, *op. cit.*

77. Voir cependant J. DEACON, 1972, *op. cit.*

leur trouverait des antécédents culturels linguistiques et même biologiques. L'existence de peuples d'éleveurs fabriquant des poteries à anses, la persistance de « langues à click » chez les Hatsa et les Sandawe et la présence de traits prétendument « chamitiques » chez les populations « hottentotes » ont toutes été invoquées, à un moment ou à un autre, pour prouver que les populations d'éleveurs d'Afrique australe qui ignoraient l'usage du fer seraient originaires du nord-est de l'Afrique. Ces liaisons sont peut-être sujettes à caution ; dans certains cas, elles ont même été écartées ; il n'en demeure pas moins que la continuité de caractéristiques telles que la céramique, l'élevage du mouton, les races d'ovins et de bovins, une technologie ignorant l'usage du fer, l'existence d'objets en pierre meulée et peut-être la langue, plaiderait tout à fait, si elle était établie, en faveur de la thèse selon laquelle les pasteurs khoï seraient originaires de l'Afrique de l'Est. On pourrait alors penser que les bouleversements qui ont amené des populations de langue bantu à se déplacer vers le sud en passant principalement par l'est ont pu également entraîner des peuples d'éleveurs qui ne pratiquaient pas l'agriculture dans une migration soit légèrement antérieure, soit tout simplement plus rapide, qui les a poussés vers l'ouest en direction du Cap. L'absence de poteries « hottentotes » ou « de la région côtière du Cap » au Transvaal, au Swaziland, au Natal, dans l'Etat libre d'Orange ou au Transkei traduit peut-être tout simplement le « fait » que l'agriculture est plus facile à pratiquer dans ces régions mieux arrosées par les pluies d'été et que les peuples extrêmement mobiles d'éleveurs ne pratiquant pas l'agriculture étaient plus aptes à envahir les contrées arides de la Namibie et du nord de la province du Cap pour gagner ensuite les pâturages des régions occidentales et méridionales du Cap. On peut supposer que les ovins ont été introduits par la route de l'ouest, tandis que les pasteurs khoï se seraient procuré les bovins dans la région du Transkei auprès de populations de langue bantu originaires de l'est. Cette thèse serait confirmée par l'abondance de peintures considérées comme néolithiques qui représentent des moutons à grosse queue et par l'absence de peintures analogues représentant des bovins alors qu'on trouve de telles peintures dans les régions où sont actuellement établies des populations de langue bantu. En outre, la présence d'ossements de bovins aussi anciens que les ossements d'ovins dans les fouilles des sites néolithiques qui ont été effectuées dans le sud de la province du Cap n'est pas encore tout à fait établie.

Il y a donc des raisons de supposer que des peuples qui pratiquaient l'élevage d'ovins, qui étaient apparentés aux chasseurs utilisateurs de pierre, qui présentent un physique distinct de celui des populations de langue bantu et qui auraient emprunté la domestication des animaux et la poterie à des voisins de l'Afrique de l'Est, auraient gagné l'ouest, puis le sud de l'Afrique, en quête de pâturages, et seraient finalement arrivés au Cap, il y a près de 2000 ans. Il est possible que ces populations se soient incorporées aux chasseurs qui vivaient dans ces régions, qu'elles les aient combattues ou qu'elles aient tout simplement appris à coexister avec eux et qu'elles se soient ensuite mêlées avec des populations de langue bantu dans la région qui constitue l'actuel Transkei. Le fait qu'on trouve relativement peu de poteries, d'objets faits de

Pierre meulée et d'ossements d'animaux le long de la route hypothétique que ces peuples auraient empruntée signifie peut-être tout simplement que ces peuples étaient d'une extrême mobilité et laissaient derrière eux des débris si épars qu'ils devaient pratiquement échapper à l'œil de l'archéologue.

Mais il faut déplorer le trop petit nombre de fouilles sur des sites ayant été l'habitat indiscutable de tels pasteurs, à moins que des fosses de coquillages en terrain découvert, des objets de pierre éparpillés en surface ou des vestiges de l'occupation d'abris sous roche ne se révèlent être les traces de leur existence. L'écologie des Khoï relève des recherches archéologiques à venir, et pour ce qui est de données sur leur alimentation, leur technologie et leur organisation, il ne reste qu'à s'en remettre aux témoignages des premiers colons et voyageurs européens. Willem Ten Rhyne, qui fut botaniste et médecin au service de la Compagnie hollandaise des Indes orientales décrit ainsi les Khoï du Cap durant un bref passage dans la colonie en 1673 :

« Leur alimentation est végétale [...] dans les marais et sur les terres sèches ils déterrent iris et glaïeuls; avec les feuilles ils couvrent leurs huttes, et les bulbes leur servent de pain quotidien [...]. Ce régime n'est interrompu qu'à l'occasion d'un mariage ou d'une naissance, lorsqu'ils sacrifient un bœuf ou au moins un mouton pour inviter leurs amis à festoyer, à moins que quelque animal sauvage ne vienne à être pris [...]. Ils boivent le lait des vaches et des brebis. »<sup>78</sup>

On pourrait citer d'autres descriptions analogues qui indiquent que les Khoï n'étaient pas disposés à tuer leur bétail en dehors de circonstances spéciales et qui illustrent bien la base lactée et végétale de leur alimentation. Dans une très large mesure leur régime alimentaire était celui des San, en ce sens qu'il reposait sur le ramassage de racines et de bulbes, complété à l'occasion par des apports carnés fournis par des animaux domestiques ou du gibier, et qu'il n'en différait que par la consommation régulière de lait. Ce dernier aliment pourrait bien expliquer que les chasseurs, qui ne bénéficiaient pas de la valeur nutritive du lait, ont été régulièrement décrits par les premiers voyageurs comme étant plus petits que les pasteurs<sup>79</sup>.

Sachant que les Khoï étaient à ce point dépendants de vivres ramassés ou cueillis et du complément qu'ils rapportaient de leurs chasses, il ne faut alors pas s'étonner que leurs techniques matérielles aient été si semblables à celles des San, même s'il est normal que le recours à telle méthode particulière ait naturellement été fonction des autres traits propres à leur économie. Et en effet, l'arc et les flèches sont mentionnés plus fréquemment dans les récits concernant les San, mais il est certain aussi que les Namaqua, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et les Gonaqua, à la fin du XVIII<sup>e</sup>, eux aussi employaient ce même attirail de chasse consistant en arcs, flèches, carquois et pièges<sup>80</sup>. Il est à remarquer, toutefois, que ces textes accordent tous deux une importance égale aux « assegays » (lances), alors que ce n'avait jamais été le cas dans

78. I. SCHAPER, 1933, *op. cit.*, p. 129.

79. Par exemple, H.B. THOM, 1952, *op. cit.*, p. 305.

80. H.B. THOM, 1952, *op. cit.*, vol. III, pp.350-353; F. LE VAILLANT, 1790, éd. 1952, pp.306-309.

les récits consacrés aux San. Le Vaillant rapporta que les Gonaqua avaient des pièges et des collets qu'ils posaient en des endroits appropriés pour prendre du gros gibier<sup>81</sup>, tandis que des pièges à fosse de bonne dimension près de la rivière Brak dans le sud du Cap, et ailleurs, ont été attribués aux « Hottentots », qui furent sans doute des pasteurs Khoï<sup>82</sup>. De même, certains voyageurs des premiers temps mentionnent très précisément des pasteurs qui pêchent à la nasse dans le fleuve Orange, déterrent bulbes et tubercules avec des bâtons à fouir, transportent leurs vivres dans des sacs, et assomment les phoques avec des massues en bois, tout un ensemble de pratiques qui ne les distinguent pas des San, chasseurs et collecteurs.

Les trois caractéristiques qu'ils ne partageaient peut-être pas avec ces derniers sont la construction de huttes un peu plus durables en roseau, la poterie et le façonnage des métaux. Dans la mesure où les Khoï parcouraient leurs pâturages en groupes relativement nombreux, il ne leur était ordinairement pas possible de s'installer dans des grottes, et ils semblent avoir construit des huttes à dôme ayant une armature en baliveaux sur laquelle étaient étendues des nattes de roseau, voire des peaux. La réunion de ces huttes en villages suivait généralement un plan circulaire, et il est souvent précisé que, la nuit, le bétail était parqué dans ce village en cercle. Lorsqu'il fallait à nouveau se déplacer, baliveaux et nattes étaient tout simplement bâtés sur le dos des bœufs et transportés vers les lieux du nouvel habitat<sup>83</sup>. Pour la poterie et la métallurgie, les choses ne sont pas aussi claires. Plusieurs des premiers auteurs parlent de la fabrication d'ustensiles en terre, extrêmement fragiles, et de forme presque toujours identique<sup>84</sup>, sans qu'aucune de ces relations ne les attribue expressément à des San. Ten Rhyne remarqua en fait que seuls « les plus riches d'entre eux fabriquent des pots », observation dont le sens toutefois est obscur<sup>85</sup>. Les Namaqua de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et les Gonaqua de la fin du XVIII<sup>e</sup> étaient deux peuples de potiers, et il est probable que les remarques de Kolb, de Gravenrock et de Ten Rhyne se rapportent à des Khoï du Cap vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>86</sup>. Il est donc infiniment tentant de supposer que l'apparition de la poterie dans les abris sous roche et les grottes du Cap, il y a quelque 2000 ans, témoigne de l'arrivée des pasteurs potiers dans la région. Les cols coniques et les si caractéristiques anses à renforcement intérieur sont peut-être cette forme par trop banale que décrit Le Vaillant. C'est là un des modèles, mis au jour communément dans les gisements de la côte ou de son arrière-pays immédiat<sup>87</sup>, dont le gabarit et les anses pourraient être nés du besoin de récipients pour le transport du lait. D'autres emplois, dont la fonte de graisses, sont aussi signalés dans les textes anciens<sup>88</sup>.

81. F. LE VAILLANT, 1790, *op. cit.*, p. 306.

82. C.P. THUNBERG, 1796, *op. cit.*, p. 177.

83. A. SPARRMAN, 1789, *op. cit.*, pp. 138-139.

84. F. LE VAILLANT, *op. cit.*, p. 311.

85. I. SCHAPERA, 1933, *op. cit.*

86. P. KOLB, 1731, p. 49; I. SCHAPERA, *op. cit.*, 1933, p. 251.

87. J. RUDNER, 1968, *op. cit.*

88. F. LE VAILLANT, 1790, *op. cit.*, p. 311.

Rien ne prouve que les Khoï du Cap aient habituellement travaillé les métaux avant l'arrivée des colons européens, mais les Namaqua, de toute évidence, savaient dès le XVII<sup>e</sup> siècle donner au cuivre la forme de perles et de disques. Lorsqu'en 1661 Van Meerhoff rencontra les Namaqua de la Colonie du Cap pour la première fois, il releva leurs « disques de cuivre [...] chaînes de cuivre et perles de fer »<sup>89</sup>, omettant toutefois de préciser d'où et comment ils étaient obtenus. Traitant des Khoï du Cap, Elphick a notre adhésion lorsqu'il soutient que les Namaqua savaient probablement travailler le cuivre et qu'ils en exploitaient activement les minerais dans le Namaqualand<sup>90</sup>. Il ajoute que « l'on peut en dire autant, avec à peine un peu moins de certitude seulement, des Khoï du Cap »<sup>91</sup>.

Les effectifs des groupes de Khoï ont fort bien pu varier selon la saison, mais qu'ils aient été, en règle générale, plus nombreux que ceux des San chasseurs et collecteurs ne fait aucun doute. Paterson nota des villages de 19, 18, 11 et 6 huttes chez les Namaqua<sup>92</sup> et Le Vaillant décrivit une « horde de Gonaqua, près du fleuve Great Fish », où quelque 400 personnes vivaient dans « 40 huttes, construites sur un emplacement d'environ 600 pieds carrés » qui « étaient disposées en plusieurs croissants et communiquaient toutes l'une avec l'autre par de petits enclos qui les complètent »<sup>93</sup>. Les Cochoqua, observa Dapper, « habitent le plus souvent dans les vallées de Saldanha Bay ou à proximité [...] ils y occupent quinze ou seize villages que l'on relie en un quart d'heure, et comptent au total quatre cents ou quatre cent cinquante huttes [...] chaque village consiste en 30, 36, 40 ou 50 huttes, plus ou moins toutes disposées en cercle à faible distance les unes des autres »<sup>94</sup>. Il estima l'ensemble de leur cheptel à 100 000 bovins et 200 000 ovins.

Dans la mesure où ils vivaient en communautés numériquement fortes, les Khoï devaient nécessairement se déplacer constamment afin d'être assurés que leurs bêtes ne manqueraient pas de pâturages, ni eux-mêmes d'aliments d'origine végétale. Quarante femmes khoï épuisaient les ressources d'un lieu bien plus rapidement que cinq de leurs consœurs san. Le Vaillant releva « ces migrations indispensables auxquelles les condamne (les Khoï) la succession des saisons »<sup>95</sup>, tandis qu'à propos des Namaqua le gouverneur Van Der Stel remarqua que « selon la saison dans l'année, ils vont dans les montagnes puis retournent dans les vallées et sur le littoral, pour rechercher les meilleurs herbages »<sup>96</sup>. Il était devenu évident dès les premiers temps de l'établissement fondé dans la baie de la Table que les puissants « hommes de Saldanha » occupaient les pâturages de la baie durant les sécheresses de l'été, pour remonter vers le nord en direction de Saldanha Bay à d'autres moments de l'année. En bref, les Khoï étaient sans cesse par monts et par vaux et

89. H.B. THOM, *op. cit.*, 1952, p. 353.

90. R.H. ELPHICK, 1972, *op. cit.*

91. R.H. ELPHICK, 1972, *op. cit.*, p. 115.

92. W. PATERSON, 1789, *op. cit.*, pp. 57, 104, 122, 125.

93. F. LE VAILLANT, 1780, *op. cit.*, p. 289.

94. I. SCHAPERA, 1933, *op. cit.*, p. 23.

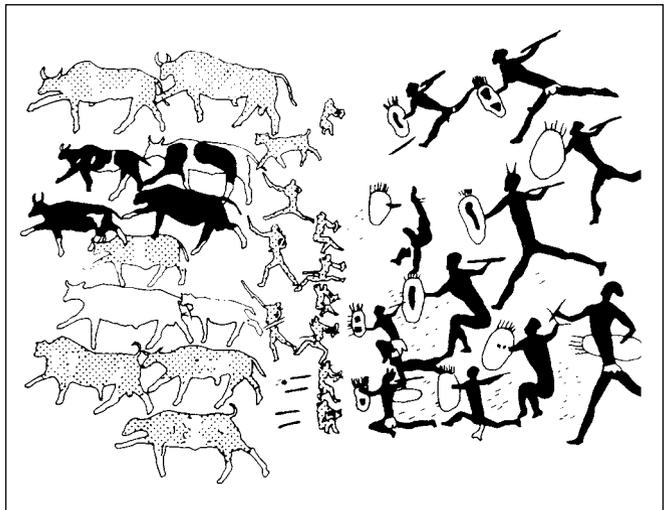
95. F. LE VAILLANT, 1790, *op. cit.*, p. 328.

96. G. WATERHOUSE, 1932, p. 162.



11

Figure 11. Chariots, chevaux et émigrants pénétrant dans les pâturages des vallées entre les montagnes du Cap occidental au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle de notre ère.



12

Figure 12. Groupe de petits voleurs de bétail armés d'arcs et de flèches et défendant leur butin contre des personnages plus grands munis de boucliers et de lances. Cette différence de taille correspond vraisemblablement à celle qui existait entre les chasseurs San et les propriétaires de bétail noirs dans les territoires du centre et de l'est de l'Afrique australe.

transhumaient sur les vastes étendues de savanes herbeuses qui leur étaient ouvertes, notamment dans les plaines du littoral et les vallées qui s'enfoncent dans sa ceinture montagneuse. Sparrman signala des mouvements vers les plateaux des Karroo, sans doute après les pluies d'hiver, ajoutant que « l'expérience constante et sans équivoque des colons à cet égard concorde avec le résultat de la pratique des Hottentots »<sup>97</sup>.

Durant un séjour dans le Longkloof au-delà de Swellendam, en 1775, Sparrman fit des observations détaillées dont il ressort que les pasteurs khoï semblent avoir brûlé le Veld régulièrement afin de favoriser la croissance des herbes à fourrage et des géophytes. Cette façon d'exploiter la savane avait pour conséquence de maintenir la végétation à un stade préclimatique et d'y favoriser la prépondérance des plantes utiles. Dans sa description, il mentionna « Le feu, auquel recourent les colons et les Hottentots pour essarter les champs. La terre, il est vrai, est par là [...] pratiquement dénudée; mais ce à seule fin qu'elle se présente ensuite dans des atours bien plus beaux, parée de diverses sortes de graminées et d'herbes annuelles, de lis majestueux, qui étaient auparavant étouffés par des arbustes et des plantes pérennes [...] formant ainsi avec leurs jeunes pousses et leurs feuilles les ravissants et verdoyants pâturages que fréquenteront le gibier et le bétail »<sup>98</sup>. Ce procédé semble avoir été antérieur à l'installation des colons, car nombreux furent les premiers visiteurs du Cap qui notèrent combien courants étaient les grands incendies de brousse, tandis que le commandant Van Riebeeck apprit à déduire l'arrivée imminente de groupes de Khoï des feux qu'il observait sur les montagnes du lointain.

Les rapports entre les San et les Khoï se caractérisaient à la fois par leurs conflits et leur coopération. Durant les premières années qui suivirent la fondation de l'établissement de la baie de la Table, Van Riebeeck entendit souvent parler « d'un certain peuple de très petite stature, qui survit chichement, très sauvage, sans huttes et sans bétail ou rien en ce monde »<sup>99</sup>. Ces gens, connus alors sous le nom de « Sonqua » ou « Soaqua », vivaient pour part de vols de bétail chez les pasteurs, et un groupe précis, installé sur le fleuve Berg, était nommé appelé les Obiqua, ce qui signifie « les hommes voleurs ». Mais au fur et à mesure que les colons pénétraient dans l'intérieur et comprenaient mieux les relations de tous ces groupes entre eux, on trouve d'occasionnelles références aux relations de clientèle où des chasseurs San finissaient subordonnés à des groupes de Khoï plus nombreux. Van der Stel écrivit : « Ces Sonqua sont ce que sont les pauvres en Europe, chaque tribu de Hottentots en ayant quelques-uns qu'ils emploient comme guetteurs pour annoncer l'approche d'une tribu étrangère. Ils ne prennent rien dans les kraals de leurs patrons, mais volent régulièrement dans d'autres kraals. »<sup>100</sup> Kolb, quelque vingt années plus tard, confirma que les « Sonqua [...] assurent leur existence le plus souvent dans la carrière militaire, et sont

97. A. SPARRMAN, 1789, *op. cit.*, p. 178.

98. A. SPARRMAN, 1789, *op. cit.*, p. 264.

99. H.B. THOM, *op. cit.*, 1952, p. 305.

100. G. WATERHOUSE, 1932, *op. cit.*, p. 122.

les mercenaires d'autres nations hottentotes en temps de guerre, servant tout juste pour une ration quotidienne de vivres»<sup>101</sup>. Ces Sonqua étaient des San qui avaient été intégrés dans des sociétés de Khoï. Elphick est très convaincant lorsqu'il affirme que l'occupation de territoires des San par des groupes de Khoï se sera effectuée selon le cycle d'une intégration dont les phases étaient la guerre, les relations de clientèle, les alliances matrimoniales et l'assimilation<sup>102</sup>. Il semble vraisemblable que l'introduction de l'élevage en Afrique australe se sera faite à la fois par les mouvements de population et l'assimilation des chasseurs-collecteurs locaux, comme le suggère Elphick, mais la démonstration de ce double phénomène sera une tâche délicate pour les archéologues.

Les rapports entre les San, les Khoï, et d'autres populations telles que les cultivateurs qui possédaient le fer, furent sans doute aussi divers que ceux entre les San et les Khoï eux-mêmes. Dans l'ouest, San et Khoï furent également chassés de leurs terres et exterminés ou assimilés dans la société coloniale. Des peintures rupestres du Cap occidental représentent les chariots bâchés, les cavaliers sur leurs chevaux et les armes des paysans sur leur « trek » de pionniers (voir figures 10 et 11). Dans l'est, le conflit entre les agriculteurs de l'Âge du fer et les chasseurs est très mal connu, mais là encore nous avons des représentations pariétales de vols de bétail où de petits archers pillent des silhouettes plus grandes armées de lances et de boucliers (voir figure 12). Les étapes ultérieures de ces relations font l'objet de comptes rendus datant du temps où les colons qui savent écrire s'installent dans le Natal et sur les pentes de la chaîne du Drakensberg (Wright, 1972). Les pasteurs khoï, plus proches peut-être des populations de langue bantu pratiquant l'agriculture mixte que ne l'étaient les San, semblent avoir établi des rapports plus harmonieux avec, notamment, les groupes de Xhosa et de Tswana. La description que Le Vaillant nous laisse des Gonaqua suggère qu'il existait entre eux et leurs voisins Xhosa une tradition de liens étroits allant jusqu'à l'intermariage très largement pratiqué<sup>103</sup>. Il serait donc assez inexact, sans doute, de penser qu'il existât des différences nettes, sur les plans économique, linguistique, physique ou culturel, entre les diverses populations préhistoriques de l'Afrique australe, et il serait encore bien plus surprenant qu'il ait pu y avoir coïncidence ou recoupement parfait entre plusieurs distinctions de cet ordre<sup>104</sup>.

101. P. KOLB, 1731, *op. cit.*, p. 76.

102. R.H. ELPHICK, *op. cit.*, 1972.

103. F. LE VAILLANT, 1790, *op. cit.*, p. 264.

104. R.M. DERICOURT, 1973 (b), pp.449-455.